Palat LII 156 (4

L'ÉGOÏSME,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR M. DE CAILHAVA.

Représentée par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Jeudi 19 Juin 1777.

Mes portraits déplairont par trop de ressemblance.
L'Egoïsme. Acte III, Scene IX.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. DE FLORIMON.	*M. Deſeſſarts.*
Mme. DE FLORIMON.	*Mme. Drouin.*
PHILEMON, *Fils de M. & de Mme. de Florimon.*	*M. Molé.*
LE CHEVALIER, *Fils de M. & de Mme. de Florimon.*	*M. Monvel.*
POLIDOR, *Frere de M. de Florimon.*	*M. Préville* (1).
CONSTANCE, *Fille d'un ami de Polidor.*	*Mlle. Doligny.*
MARTON, *ſuivante de Conſtance.*	*Mme. Bellecourt.*
LA PIERRE, *vieux Portier de la maiſon de Florimon.*	*M. Belmont.*
CLERMON, *Valet de Polidor.*	*M. Dazincourt* (2)
DURAND, *Précepteur des enfans de M. Florimon, qui eſt reſté dans la maiſon.*	*M. du Gazon.*
UN NOTAIRE.	*M. Dauberval.*
DOMESTIQUES, *Perſonnages muets.*	

La Scene eſt à Paris, dans le Sallon de la maiſon de M. de Florimon.

---

(1) C'eſt comme à un *Comédien*, que l'Auteur a donné ce rôle à M. Préville, & non comme à un homme chargé de l'emploi des Valets. On prie les Acteurs de Province de faire, à cette note, l'attention la plus ſérieuſe.

(2) Clermon eſt un vieux Domeſtique, dont le zele & la probité ont mérité la confiance de M. Polidor. Les circonſtances ont forcé l'Auteur à donner ce rôle à M. Dazincourt, qui l'a rempli avec beaucoup d'intelligence; mais pouvoit-elle ſuppléer aux moyens que ſa jeuneſſe lui refuſoit?

L'ÉGOISME,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DURAND. *Il lit près d'une table, ferme ſon livre, ſe leve, ſe promene, & dit :*

DES fils de la maiſon j'ai cultivé l'enfance.
Ergò, mes doctes ſoins méritent récompenſe. —
J'ai ma penſion là ; — ſi je puis la tenir,
Bien adroit qui pourra m'en faire deſſaiſir.

SCENE II.

DURAND, CLERMON.

CLERMON *en habit de voyage, dit à la cantonnade :*

LAiſſez là cette malle, & voilà de quoi boire.
Holà, quelqu'un.

DURAND.
Que veut cet homme ?

CLERMON.

Puis-je croire...
Que ce ſoit là...

DURAND.

C'eſt lui... Clermon...

CLERMON.

Monſieur Durand,
Je ne me trompe point.

DURAND.

Que te voilà brillant !

CLERMON.

Quel bonheur !

DURAND *pleure.*

Quel plaiſir !

CLERMON.

Quoi ! vous pleurez, je penſe ?
Ah ! de grace, faiſons notre reconnoiſſance
Un peu moins triſtement.

DURAND.

Je ſuis au déſeſpoir
D'étaler devant toi cet habit jadis noir.
Du mérite en ces lieux c'eſt la triſte livrée.

CLERMON.

Le mérite eſt bien ſec !

DURAND.

J'en ai l'ame navrée !

CLERMON.

Qu'avez-vous fait depuis qu'un bâton à la main,
Vous gagnâtes Paris, fier de votre latin ?

DURAND *emphatiquement.*

J'ai formé des ſujets, des citoyens, des hommes !

CLERMON.

Le précieux talent dans le ſiecle où nous ſommes !

DURAND.

J'ai profeſſé vingt ans l'emploi d'Inſtituteur...

CLERMON.

Eh ?....

DURAND.

Ce que le vulgaire appelle Précepteur.

CLERMON.

J'entends préſentement.

DURAND.

Le métier déteſtable !
Pere, mere, enfans, tous m'ont fait donner au Diable.
Pour prix de ma doctrine & des ſoins que j'ai pris,
On me refuſe encor ce que l'on m'a promis.

CLERMON.

Qu'eſt-ce ?

DURAND.

Une penſion de quatre-vingt piſtoles.
Pour mes bons documens je n'ai pas deux oboles.
Eſt-ce l'or avec moi qu'on devroit épargner ?

CLERMON.

La maiſon n'eſt pas riche.

DURAND *avec dépit.*

Il faudroit ſe ſaigner !
Mais le pere ſongeant à dormir, manger, boire,
Borné là d'un mortel le travail & la gloire,
Chérit ſa nullité. — Madame Florimon,
Au contraire, voudroit régner dans la maiſon.
Pour acquérir le droit de beaucoup parler d'elle,
La bavarde, futile avec le plus grand zele,
Veut paroître tout faire, & ne fait jamais rien.
Quand je peins mes beſoins, elle me répond : *bien.*
J'arrangerai cela.

CLERMON.

Les deux fils ?

DURAND.

Ah ! leur pere
Tous les deux au hazard les jetta ſur la terre ;
Moi, leur communiquant mon ſçavoir lumineux,
Je les ai de la Terre élevés juſqu'aux Cieux.
Temps perdu ! Le cadet, depuis peu Militaire,
M'offre ſon bras, ſon ſang, dont je n'ai point à faire ;
Ou bien jure par Mars de me récompenſer,
Sitôt qu'un coup d'éclat l'aura fait avancer.
Le bel eſpoir !

CLERMON.

L'aîné pourroit...

DURAND.

Il eſt bien pire !
(*d'un ton myſtérieux.*)
Je le crois Egoïſte.

CLERMON.

Oh, Diable ! que veut dire
Ce mot ? il m'eſt nouveau.

DURAND.

Nous autres gens lettrés,
Nous appellons ainſi ces êtres concentrés,
Qui ne voyant qu'eux ſeuls dans la nature entiere,
A leur propre intérêt ſacrifieroient leur pere,
Leurs enfans, leurs amis, leur Patrie & l'honneur...

CLERMON.

Le nom me déroutoit. — Mais quoi ! vous, le faiſeur
D'hommes, de citoyens, comment peut-il ſe faire ;
Que jugeant votre éleve avec un œil ſévere,
Vous n'ayez pas détruit ce vice dominant,
Ou du moins arrêté ſes progrès ?

DURAND.

Ah ! vraiment !
Tu parles à ton aiſe. Eſt-ce que l'on corrige
Un aîné de famille ? Eſt-ce que l'on exige
De lui que ce qu'il veut ? Comme il vous haïroit !
Avec le temps encor ſa haine s'accroîtroit,
Et puis, comptez ſur lui pour une récompenſe.

CLERMON *ironiquement.*

Vos droits ſont, en effet, mieux fondés qu'on ne penſe.

DURAND.

Sans doute !

CLERMON.

Sûrement ! Monſieur le Précepteur...
Je me trompe, excuſez ! Monſieur l'Inſtituteur
A fait, par Egoïſme, un parfait Egoïſte ;
Sur une penſion, tout comme vous, j'inſiſte :
Je vois que votre éleve & la ſociété
Vous doivent beaucoup, mais beaucoup, en vérité !

DURAND *avec impatience.*

Je ne ſuis pas bien ſûr qu'il ait ce caractere.

CLERMON.

On connoît ſon éleve au moins pour l'ordinaire.

DURAND.

Depuis près de vingt ans je l'étudie en vain :
Son cœur eſt une énigme, & j'y perds mon latin.
Cent fois j'ai cru le voir rempli de bienfaiſance,
Et cent fois pour autrui paîtri d'indifférence,
N'aimer que ſa perſonne.

CLERMON.

Alors il feroit mal.
Mon maître, de ce vice ennemi capital,
A faire des heureux goûte un plaiſir extrême,
Et vit pour ſes amis, bien plus que pour lui-même.

DURAND *avec empreſſement.*

Comment appellez-tu cet honnête Patron ?

CLERMON.

C'eſt Monſieur Polidor, frere de Florimon.
Il arrive ce ſoir.

DURAND.

Le ſublime mérite,

S'il me penſionnoit! Attends, je vais bien vîte
L'annoncer.

CLERMON *l'arrêtant.*

Vous avez toujours dans la maiſon
Deux étrangeres?

DURAND.

Oui, Conſtance, avec Marton.

CLERMON.

Notre retour ici va leur réjouir l'ame.

DURAND.

Je peux les en inſtruire en allant chez Madame.

SCENE III.

CLERMON *ſeul.*

QUand mon maître, en dépit d'un noble parchemin;
Tenta dans le commerce un plus riche deſtin,
Ses parens indignés, criant à l'infamie,
Ne vouloient plus le voir, lui parler de la vie.
Tout a changé de face: il eſt riche, ils ſont gueux;
En lui faiſant la cour, ils ſe croiront heureux.
L'intérêt! l'intérêt!

SCENE IV.

CLERMON, MARTON.

MARTON *d'abord derriere le Théatre.*

EH, Clermon!

CLERMON.

Qui m'appelle?

MARTON.

Clermon, mon cher Clermon!

CLERMON.

C'eſt une voix femelle.
Elle va plus au cœur que celle du Pédant.

MARTON *paroiſſant.*

Comment te portes-tu?

CLERMON

Toi-même, mon enfant?

Aimes-tu ce pays mieux que le nouveau monde ?
Y veux-tu retourner ?

MARTON.

La mer eſt trop profonde !
Et ſi je me rembarque !... On eſt ſot, ſur ma foi,
Quand on n'a qu'une planche entre la mort & ſoi.

CLERMON.

Que fait Conſtance ?

MARTON.

Elle eſt inquiete, rêveuſe.

CLERMON.

Réfléchis, tu verras qu'elle n'eſt pas heureuſe.
Son pere & Polidor, dans le lointain pays,
Se virent autrefois, devinrent bons amis ;
(*Il imite les deux vieillards.*)
L'intimité s'accrut. — Vous connnoiſſez ma fille,
Dit ton maître. — Le mien répond : elle eſt gentille :
Vous ſçavez qu'à Paris j'ai laiſſé deux neveux.
Partez, allez les voir, & faites un heureux.
J'aurai ſoin de vos biens. — Ton maître avec ſa fille
Part bientôt pour chercher ſa nouvelle famille ;
Tu les ſuis, on arrive, on n'a plus qu'à choiſir,
Quand l'honnête étranger ſoudain vient à mourir,
Et retarde par-là les noces de Conſtance.
Voilà de ſon chagrin deux bons motifs, je penſe.
Mais Polidor bientôt va réparer cela.
Dis : entre ſes neveux a-t-on choiſi déjà ?

MARTON.

Nous ſoupirons beaucoup.

CLERMON.

Lequel des deux ſçait plaire ?

MARTON.

Je l'ignore, & voilà ce qui me déſeſpere ;
J'ai, pour le découvrir, tout tenté vainement.

CLERMON.

Toi, fille & curieuſe ! oh ! le trait eſt piquant.

MARTON.

J'en ſuis inconſolable ! encor jeune, innocente,
Elle voudroit cacher ſa tendreſſe naiſſante.
La fierté de ſon ſexe & les efforts d'un cœur,
Qui n'oſe s'avouer à lui-même un vainqueur,
L'emportent juſqu'ici ſur ſa timide flame ;
Mais l'amour par degrés maîtriſera ſon ame,
Et ſçaura la contraindre à dire ſon ſecret.
L'amour, Français ſur-tout, n'eſt pas long-temps diſcret.
Aide-moi cependant à percer ce myſtere.

L'aîné

L'aîné ſemble rêver à la plus grande affaire ;
Près de Conſtance...

CLERMON.

Il plait. Juge par toi d'autrui ;
Le ſexe aime qu'on ſoit tout occupé de lui.

MARTON *avec humeur.*

Il calcule, je crois, les biens de ma maîtreſſe.

CLERMON *à part.*

Il pourra ſe tromper s'il croit à ſa richeſſe.
Mais, chut !

MARTON.

Le Chevalier timide, circonſpect ;
N'oſe employer encor que la voix du reſpect ;
Mais il a le regard ſi plein de feu, ſi tendre,
Que malgré ſon ſilence il ſe fait bien entendre.

CLERMON *héſitant.*

Ecoute... Celui-ci pourroit plaire...

MARTON.

Fort bien.
Lequel des deux enfin ?

CLERMON.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

MARTON.

Me voilà bien inſtruite !

CLERMON.

A qui faut-il s'en prendre ?
Que n'avez-vous un cœur que l'on puiſſe comprendre ?

MARTON.

Clermon, je voudrois bien qu'elle aimât le dernier !

CLERMON *la fait tourner de ſon côté.*

Regarde-moi.

MARTON.

Pourquoi ?

CLERMON *avec un ſourire fin & moqueur.*

J'oſerois parier...

MARTON.

Quoi ?

CLERMON.

Qu'étant généreux beaucoup plus que ſon frere ;
Tu comptes tes profits à venir. — Sois ſincere.

MARTON.

Ah ! quel affront !

CLERMON.

Pardon. — Au revoir, mon enfant.
Mon maître eſt près de Sceaux, chez ſon Correſpondant ;

Il m'attendroit peut-être. Il faut que je te quitte
Pour monter en voiture, & le rejoindre vîte.

MARTON.

En voiture! Eſt-ce donc l'alure d'un Courier?

CLERMON.

Jadis Valet, je ſuis Intendant & Caiſſier.
Polidor eſt ſi bon, que d'honneur je me pique,
Et veux ſeul compoſer ſon train, ſon domeſtique.

MARTON *ironiquement.*

Ah! voilà d'un beau zele un trait bien ſingulier.

Elle lui rend ſes lazis.

Regarde-moi.

CLERMON.

Pourquoi?

MARTON.

J'oſerois parier
Que cet arrangement arrange tes affaires....

CLERMON.

Ah! quel affront!

MARTON.

Pardon: mais tiens, ſoyons ſincere;
Etant ſeul, à toi ſeul appartient le profit.

CLERMON.

Tu me rends mon paquet, fripponne, avec eſprit.

MARTON.

Je ſuis reconnoiſſante. — Adieu, je vais tout faire
Pour ſeconder l'amour de notre Militaire.

CLERMON.

Moi, pour que Polidor, en arrivant céans,
Ne ſoit pas dépouillé par d'adroits Charlatans...
Son unique défaut... tu le connois.

MARTON.

Sans doute.

CLERMON.

Parle bas, mais bien bas; je crains qu'on ne t'écoute.

MARTON.

Le grand mal! Si ſoudain il ſe met en courroux,
Il revient à l'inſtant ſenſible, affable & doux.

CLERMON.

Dis qu'il eſt trop facile, & c'eſt ce qui me bleſſe!
[*Après avoir regardé de tout côté.*]
Le ſeul mot de vertu le jette dans l'ivreſſe;
Et le monde, dit-on, ſous un dehors brillant,
Cache maint impoſteur, maint Tartuffe charmant,
Qui, ſuivant l'air, le ton que l'intérêt demande,
Se donne tour-à-tour dix vertus de commande.

MARTON.

Je crains bien d'en connoître !

CLERMON *voyant venir Durand.*

Adieu, je vois Durand.
Il vient de me gliſſer quelques mots en paſſant
Qui pourroient bien changer ta crainte en certitude :
A le faire expliquer je mettrai mon étude.

SCENE V.

CLERMON, DURAND.

CLERMON.

EH bien !

DURAND *accourant.*

Pour recevoir dignement ton patron,
Madame a pluſieurs fois renverſé la maiſon
Sans rien faire. Elle va, revient, ſe cite, ordonne,
Et veut abſolument parler à ta perſonne.

CLERMON.

J'y cours.

DURAND *l'arrête, & lui dit d'un ton piteux.*

Pour obtenir ma chere penſion,
Cherchons quelque moyen. Je t'en conjure.

CLERMON *bas.*

[*haut.*] Bon.
Si vous me dévoiliez... là...

DURAND.

Quoi !

CLERMON.

Le caractere
De Philemon ; peut-être...

DURAND *avec le plus grand intérêt.*

Eh ! que pourrois-tu faire ?
Je ſçaurai l'obſerver, — il en eſt temps encor.

CLERMON.

Je le démaſquerois aux yeux de Polidor,
Qui vous ſçauroit bon gré de votre confidence.

DURAND.

Optimé ! j'entrevois un rayon d'eſpérance.
Sors, voici Philemon ; je m'en vais l'éprouver :
S'il eſt ce que je crois, j'irai te retrouver,
Je ſçaurai trait pour trait te le faire connoître,
Et tu pourras... charger le portrait à ton maître.

SCENE VI.

DURAND *ſeul.*

JE ſuis preſque certain qu'il ne vit que pour lui.
J'en ſerai convaincu pleinement aujourd'hui,
S'il ne s'empreſſe pas à me rendre ſervice;
Et dévoilant ſon cœur, je m'en ferai juſtice.

SCENE VII.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON *arrive en rêvant.*

S'Il pouvoit dans l'Etat ſe faire un changement
Qui brouillât un peu tout; qui, par événement,
Dans le monde, à la fin, me fit jouer un rôle...
Je ſongerois à moi, j'en donne ma parole.

DURAND.

Monſieur...

PHILEMON *ſans le voir.*

Et je ſçaurois me montrer au beſoin...

DURAND *à part.*

Preuve démonſtrative! Il m'évite avec ſoin.

PHILEMON.

Si, pour mon intérêt, affectant la ſageſſe,
Je feins de dédaigner le crédit, la richeſſe;
Sous ces dehors trompeurs, mon cœur ne jouit pas.
Tentons un coup d'éclat... oui, faiſons du fracas!
J'ai des mémoires pleins de maximes hardies,
De projets merveilleux & de vives ſorties
Contre des gens à tort élevés juſqu'aux Cieux:
La célébrité ſert nombre d'audacieux...
Mais elle a ſes dangers... j'ai quelque inquiétude.

DURAND *à part.*

De ſe parler tout ſeul il a pris l'habitude,
Tel eſt l'homme occupé de ſon ſeul intérêt,
Et qui n'oſe à perſonne avouer ſon ſecret.
Conviction totale.

PHILEMON *bas.*

Ah! quel heureux partage!
Si du ſuccès pour moi réſervant l'avantage,

Je trouvois un ami complaiſant ou léger,
Qui voulût ſur lui ſeul prendre tout le danger.

DURAND *ſe plaçant devant Philemon.*

Il faut que mon mérite obtienne ſon ſalaire.

PHILEMON *enſeveli dans ſes réflexions, le repouſſe.*

Paix! je ſuis occupé d'une importante affaire.

DURAND *à part.*

C'en eſt trop! on ne veut m'entendre ni me voir;
C'eſt pour ne pas payer mes veilles, mon ſçavoir; —
Il eſt Egoïſte... oui! — je puis, ſans plus attendre,
[*Il ſort en le manaçant.*]
L'aſſûrer à Clermon. — Ah! je vais vous apprendre...

SCENE VIII.

PHILEMON *ſeul, ſouriant.*

MOn Livre trop hardi languit chez l'Imprimeur.
Si j'engageois Durand à s'en dire l'Auteur!...
Le pédant qui compile & compile ſans ceſſe,
N'a jamais fait gémir le Lecteur ni la preſſe.
Il peut...

SCENE IX.

PHILEMON, LA PIERRE.

LA PIERRE *une liſte à la main.*

MOnſieur voit-il du monde?

PHILEMON.

Il le faut bien;
Mais n'ouvrez plus aux gens qui ne ſont bons à rien.

LA PIERRE.

D'après cet ordre-là, j'aurai bien moins à faire.
Je ſuis Portier, de plus Lecteur de votre pere.
Chacun de ces emplois eſt aſſez fatigant.

PHILEMON.

Ma liſte?

LA PIERRE.

La voilà.

PHILEMON.

Que j'indique en liſant
Les hommes bons à voir.
(*Il va s'aſſeoir prés d'une table, & prend une plume.*)

LA PIERRE.

Bien ! Ordonnez...

PHILEMON.

(*bas.*) « CLITANDRE. »
Cet homme a des talens, des vertus à revendre ;
Mais il fait mal ſa cour, il n'a plus de crédit.
(*haut.*)
Je n'y ſuis plus pour lui, pour Clitandre.
(*Il le raye.*)

LA PIERRE.

Suffit.

PHILEMON.

(*bas.*)
« DORLIX. »... Il eſt fin, ſouple, il ira loin, je gage ;
(*haut.*)
Je recevrai Dorlix, — « LE COMTE DU RIVAGE. »
(*bas.*)
J'aime à trouver l'utile, & me ris du clinquant.
(*haut.*)
Serviteur, — de la part du *DUC DE SAINT-CERNANT.* »
(*bas & ſe levant.*)
Suivons un peu cet homme, encenſons ſes foibleſſes.
Puiſque la flatterie eſt l'aimant des richeſſes,
Vantons juſqu'aux vertus de la Phryné qu'il a.
L'amour-propre répugne à ce manege-là ;
Le ſacrifice eſt dur... Le prix en dédommage !
D'ailleurs la ſotte idole obtient un faux hommage !
Encor le lui rend-on dans l'ombre du ſecret ;
Sa faveur eſt publique, & rapporte en effet. —
(*haut.*) (*bas en riant.*)
« D'ARTIGOL »... Je crois voir ſa petite colere.
Je viens de l'embarquer dans une ſotte affaire...
J'eſpérois pouvoir mettre à profit ſes faux pas...
Evitons tout reproche en ne le voyant pas.
(*haut.*)
Vous lui refuſerez ma porte.

LA PIERRE *à demi-voix.*

Quel dommage !
C'eſt le plus honnête homme ; il eſt ſi bon ! J'enrage.

PHILEMON.

Qu'eſt-ce ? vous murmurez.

LA PIERRE *fouriant de ſouvenir.*
Mais...
PHILEMON.
Quoi ?
LA PIERRE.
De temps en temps
De lui je recevois...
PHILEMON.
Fort bien !... Je vous entends.
Les voilà, les humains ; l'intérêt ſeul décide
Leur mépris, leur eſtime, ils n'ont pas d'autre guide.
LA PIERRE *bas.*
Voilà tous mes profits au diable... Ah ! ſi je peux
Plaire à l'oncle...
PHILEMON.
Eh ?
LA PIERRE.
Je dis que je ſuis fort joyeux.
De ſçavoir que votre oncle arrive.
PHILEMON *à part, avec le plus grand dédain.*
Peu m'importe
Son retour, ſon abſence.
LA PIERRE.
Ah, Monſieur ! il apporte
Des tréſors.
PHILEMON *à part.*
Des tréſors ! le cas eſt différent.
(*haut.*)
Voyons. — Fauſſe nouvelle indubitablement,
Bruit en l'air.
LA PIERRE.
Non, Monſieur, la nouvelle eſt très-ſûre.
Si ſon Caiſſier n'eût pas contrefait l'écriture
De ſes correſpondans ; ſi par-là le frippon
N'avoit ſçu lui voler plus d'un bon million,
Il ſeroit de retour depuis deux mois en France.
Enfin telle qu'elle eſt, ſa fortune eſt immenſe.
PHILEMON.
Ce cher oncle, on le dit l'homme le plus charmant !
(*à demi-voix, d'un air curieux & ſatisfait.*)
La Pierre, on le croit donc bien riche ?
LA PIERRE.
Extrêmement.
PHILEMON.
Je pourrai l'embraſſer. Oh, Dieux ! quelle allégreſſe !
Riche extrêmement ?

LA PIERRE.

Oui.

PHILEMON.

Mon ame eſt dans l'ivreſſe.
J'étois bien jeune encor, quand mon oncle partit;
Cependant mon amour... mon cœur... Qui vous a dit
Ce que vous m'apprenez?

LA PIERRE.

Un fort bon Domeſtique
Très-zelé pour votre oncle, & ſon valet unique:
Il vient pour l'annoncer.

PHILEMON.

Cherchez-le de ma part;
Dites-lui que je veux lui parler à l'écart.
Allez vîte; ſur-tout, je ne vois plus perſonne!

LA PIERRE.

Vos amis?

PHILEMON.

Des amis! faites ce que j'ordonne.

SCENE X.

PHILEMON *ſe promenant d'un air ſatisfait.*

OUi, mon cher oncle eſt riche! il change mes projets...
Pour lui faire ma cour avec quelque ſuccès,
Etudions d'abord ſon cœur, ſon caractere.
L'art heureux de ſéduire eſt né de l'art de plaire.

[*avec réflexion.*]

C'eſt la force ou l'adreſſe ici-bas qui fait tout,
Qui regle l'Univers de l'un à l'autre bout.
Du moment qu'on n'a pas reçu pour ſon partage
De l'Aigle ou du Lion la force & le courage,
Serpent adroit & ſouple, il faut ſe replier,
Et ſçavoir ſous les fleurs ſe frayer un ſentier.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA PIERRE, FLORIMON.

FLORIMON *en robe de chambre, avec une petite perruque ronde. Il a toujours l'air ſatisfait, & craint de s'échauffer en parlant ou en marchant; il porte d'une main ſon mouchoir, de l'autre ſa boîte.*

EH, la Pierre?

LA PIERRE.

Monſieur?

FLORIMON.

Viens, ſuis moi, mon enfant;
Ma femme fait un bruit dans l'autre appartement!....
Je n'y pourrois jamais digérer qu'avec peine,
Et je crois même avoir tant ſoit peu de migraine.
(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)
Il me tarde de voir mon frere de retour....
Pour qu'il faſſe bâtir dans le fond de la cour
Un réduit où je puiſſe, en plein jour, ſur ma chaiſe;
Et la nuit, dans mon lit, repoſer à mon aiſe.
Eh, la Pierre? LA PIERRE.
Monſieur?
FLORIMON.
Mon Livre favori,
Tu l'as pris avec toi, ſans doute?
LA PIERRE *montrant un petit Livre.*
Le voici,
Et bien enveloppé.
FLORIMON.
Quel excellent ouvrage!
L'Auteur eſt ſûrement un Philoſophe, un Sage;
Ami vrai des humains, loin de les régenter,
D'exagérer leurs maux, ou de leur inſulter,
Ils les conſole. Lis,

LA PIERRE *touſſe.*

Hem.... « Troiſieme Chapitre. »

FLORIMON.

Non, recommence tout ; relis juſques au titre.
Quel titre ! on ne ſçauroit l'entendre aſſez ſouvent ;
Il chatouille le cœur trop agréablement.

LA PIERRE *avec emphaſe.*

» L'ALMANACH DES CENTENAIRES. »

FLORIMON *d'un ton de complaiſance.*

On devroit bien orner ce bon Livre d'Eſtampes,
De Vignettes, d'Amours, de jolis Culs-de-lampes.

LA PIERRE.

» Quelques Soldats ſont morts à Rome, à la cent
» vingtieme année de leur âge. »

FLORIMON *d'un petit air gaillard.*

Les gaillards ! cent vingt ans ! Donc à ce compte-là
J'ai cinquante ans à vivre, & peut-être au-delà.
Je ne ſuis qu'un enfant.

LA PIERRE.

» L'Univers vient de perdre le célebre Charitides,
» âgé de cent trois ans : il eſt mort de fatigue, en
» compoſant ſon Dictionnaire des Dictionnaires. »

FLORIMON *ricanant.*

Quand je perdrai la vie,
Ce ne ſera jamais pour pareille folie.
Ma pareſſe elle-même en ſera caution.
A cent ans bien ſonnés..... A l'âge de raiſon...
Peut-on rêver encore au Temple de Mémoire,
Ne point apprécier tout fantôme de gloire,
Et ne préférer pas quatre digeſtions
Faites tranquillement, au plus fameux des noms !

SCENE II.

CONSTANCE, MARTON, FLORIMON, LA PIERRE.

FLORIMON *avec humeur, voyant venir Conſtance & Marton.*

QUoi ! des fâcheux ici je ne ſerai point quitte !
Dans ma chambre à coucher renfermons-nous bien vîte.
(*A Marton qui lui fait des révérences.*)
Oui, oui.... Serviteur. Viens.
(*Il remet à la Pierre ſon mouchoir & ſa boîte. Ils ſortent.*)

SCENE III.

MARTON, CONSTANCE; *elles ſont quelque temps ſans parler.*

MARTON *à part.*

Elle ne me dit rien....
(*En ſoupirant bien fort.*)
Ah!

CONSTANCE.

Tu ſoupires?

MARTON.

Oui, pour nouer l'entretien. —
Mon Maître vous a dit à ſon heure derniere,
Qu'en ces lieux Polidor vous tiendroit lieu de pere.
Il arrive aujourd'hui: nous ſçaurons...

CONSTANCE *comme voulant laiſſer échapper un ſecret.*

Ah! Marton!

MARTON *d'un ton engageant.*

Courage; quatre mots encore ſur ce ton,
Je ſuis au fait. Allons.

CONSTANCE *avec une tendre langueur.*

Garde-toi de ſurprendre
Un ſecret....

MARTON.

Je le ſçais, vous avez le cœur tendre....

CONSTANCE.

Dieux! parle bas.

MARTON.

Pourquoi? Quand j'aime de bon cœur,
Sans façon je l'avoue, & je m'en fais honneur.

CONSTANCE.

Tu plaiſantes.

MARTON.

Ma foi, non: plus d'enfantillage.
Ouvrez-moi votre cœur.... parlez.... cela ſoulage.

CONSTANCE *avec effuſion de cœur.*

Ah, je le ſens!

MARTON *finement, & cherchant à lire dans ſon cœur.*

Tant mieux. — Aimez-vous Philemon?
Votre œil ſe rembrunit; j'y vois le dédain.... Bon! —

Quant au beau Chevalier; oh! c'eſt une autre affaire!
Convenez, entre nous, qu'il eſt formé pour plaire.
Vous ſouriez; bon ſigne. Il eſt intéreſſant:
Tout annonce chez lui le plus ſincere amant.

CONSTANCE.

J'ignore ſi, pour lui, ma tendreſſe eſt extrême;
Mais je ſçais qu'il m'eſt cher beaucoup plus que moi-même.
Ces grands mots, *flamme*, *amour*, qui, dans tous nos Romans,
Me paroiſſoient ſi bien rendre les ſentimens;
Comme ils me ſemblent froids! A te parler ſans feindre,
Ce que je ſens, Marton, ils ne ſçauroient le peindre.
Le Chevalier me charme, & pourtant je le crains....
Plus que lui je reſſens ſes plaiſirs, ſes chagrins....
On diroit, tant mon ame à la ſienne eſt unie,
Que nous n'en avons qu'une, & qu'une même vie.

MARTON.

L'amant ſçait-il...

CONSTANCE *troublée.*

O Ciel!

MARTON.

Qu'a donc cela d'affreux?
Polidor vous deſtine à l'un de ſes neveux.

CONSTANCE.

A l'hymen d'un aîné, ſelon tout apparence,
On ſongera d'abord.

MARTON.

Rompez donc le ſilence.

CONSTANCE.

Moi, que j'oſe avouer un dangereux penchant!...
Non, jamais.

MARTON *éclatant de rire.*

Cet orgueil me paroît trop plaiſant:
Il s'apprivoiſera.

CONSTANCE *fiérement.*

Marton.

MARTON.

Oui, c'eſt l'uſage:
Mon Dieu, ne ſçais-je pas comme on eſt à votre âge!
Notre cœur quelque temps écoute tour à tour
Les conſeils de l'honneur & la loi de l'amour;
Mais leur débat ne peut durer toute la vie,
Et vient l'heureux moment qui les réconcilie.

CONSTANCE *d'un ton impérieux.*

Oh, finiſſez! MARTON.

[*A part.*] [*Voyant venir le Chevalier.*]

Quel ton! Bon, voici mon vengeur.

CONSTANCE *troublée, en reprenant le ton de la confiance.*
Marton, le Chevalier !

MARTON.

Eh bien, vous fait-il peur ?

CONSTANCE.

Il vient dans ce fallon, prenons vîte la fuite.

MARTON.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, une telle conduite ?
[*Finement.*]
Ah ; j'entends ! vous voulez qu'il devine....

CONTANCE.

Marton,
Vous rêvez !

MARTON *riant avec fineſſe.*

Non vraiment : le ſtratagême eſt bon ;
L'amoureux Chevalier aura ſoin de ſe dire :
Quoi ! Conſtance me voit, ſe trouble & ſe retire ;
Elle m'aime à coup ſûr, & me croit dangereux.

CONSTANCE *naïvement.*

Comment, tu crois cela ? Reſtons.

MARTON.

Vous ferez mieux.
[*Bas.*]
Elle eſt à nous.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *s'arrêtant au fond du Théatre.*

QUel air décent, & qu'elle eſt belle !
Oſons lui déclarer !.... Ah ! ſuis-je digne d'elle !
Je tremble en l'abordant.

MARTON *bas à Conſtance.*

Quel regard amoureux ;
Voyez-le donc ; ſon ame a paſſé dans ſes yeux.

CONSTANCE *bas à Marton.*

Le cœur me bat.

LE CHEVALIER *s'avançant avec trouble.*

Souffrez que mon ame ravie....
De vous ſeule attendant le bonheur de ma vie,
Vous dévoile un ſecret important....

CONSTANCE *agitée.*

Mais, Monſieur,
Mais.... puis-je l'écouter ce ſecret... & l'honneur....

LE CHEVALIER *vivement.*

Ah ! Madame, l'honneur !.... c'eſt lui ſeul qui m'inſpire :
Plaire par lui, voilà le bonheur où j'aſpire.
Pour un ſexe enchanteur la gloire a des appas,
Et malgré moi la paix enchaîne ici mon bras ;
Mais nous aurons la guerre, oui, la nouvelle eſt ſûre ;
J'ai des preſſentimens du plus heureux augure ;
Je me ſignalerai.

CONSTANCE *a part.*

Dieux ! quel trouble eſt le mien !

MARTON *bas d'un air ſatisfait.*

Ils vont s'expliquer, bon !

LE CHEVALIER.

Ah ! pour vous peindre bien
La pureté du feu qui conſume mon ame,
Qui l'enflamme à jamais, ſouffrez....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DURAND.

DURAND *ſe jettant entre les Amans.*

MOnſieur, Madame,
Daignez ſolliciter ma chere penſion.
[*Au Chevalier.*]
Monſieur, votre oncle arrive.

CONSTANCE *ſe remettant.*

Allons, ſuis-moi, Marton.
Je reſpire.

[*Elle ſort.*]

SCENE VI.

MARTON, DURAND, LE CAEVALIER.

DURAND *à Marton.*

ARrêtez, Ciprine étoit moins belle:
Soyez, en ma faveur, douce, humaine comme elle.

MARTON *avec humeur.*

Euh, l'animal! [*Elle ſort.*]

SCENE VII.

DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND *à lui-méme.*

VOilà comme on traite un Sçavant!
[*Au Chevalier.*]
Je ſçais que mon Diſciple eſt ſenſible, obligeant....

LE CHEVALIER *qui n'a pas écouté Durand.*

L'indulgente bonté dans ſes yeux étoit peinte!
J'allois de mon amour l'entretenir ſans crainte!
Quand trouver déſormais pareille occaſion?

DURAND.

Oui, pour me faire avoir.....

LE CHEVALIER.

Volons vers Philemon;
Il peut ſervir mes feux. [*Il ſort.*]

SCENE VIII.

DURAND *ſeul, comme anéanti.*

IL ne veut pas m'entendre.....
[*Avec emphaſe.*]
Accourez le confondre, ô divin Alexandre,

Qui penſiez tout devoir à votre Inſtituteur,
Et qui de ſes leçons vous faiſiez tant d'honneur,
Que vous les préfériez aux lauriers de Bellonne! —
Auſſi la penſion d'Ariſtote étoit bonne.
Et moi rien; puis l'on dit que je me plains toujours!
Quand tout l'Univers rêve armes, fortune, amours,
Ne puis-je m'occuper du bonheur de ma vie?
Chacun pour ſoi. Mais tel m'accuſe de manie,
Qui mendiant le prix de quelque lâcheté,
Des Grands, des Parvenus tour à tour rebuté,
Leur a rendu vingt ans ſa préſence importune,
Et dans leur anti-chambre attendroit la fortune,
S'il n'avoit emprunté pour la ſaiſir enfin,
Les aîles de Mercure, ou les rets de Vulcain.

SCENE IX.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON *haut à la cantonnade.*

CErtain de mon ſecours, raſſurez-vous mon frere:
J'aime à vous voir brûler d'une flamme ſincere;
Pour couronner vos vœux je n'épargnerai rien.
[*En avançant ſur la ſcene.*]
Reſte à voir maintenant ſi Conſtance a du bien.
[*Légerement.*]
En ce cas, comme vous, je brûle pour ſes charmes,
J'adore ſes vertus, &, mettant bas les armes,
Je déclame tout haut contre le célibat.
Bon; j'apperçois Durand.

DURAND *à part.*

Voilà mon autre ingrat.

[*Avec une ſatisfaction intérieure.*]
J'ai remis à Clermon le ſoin de ma vengeance:
Il eſt déjà parti.

PHILEMON *à part en l'examinant.*

Nous ſommes mal, je penſe.
Oh, ma foi, qu'il s'arrange! il me faut un Prôneur:
C'eſt lui que je choiſis, je lui fais cet honneur.
[*Haut.*]
Ah, le petit cruel! comment donc, il m'évite?
Qu'eſt-ce, mon bon ami, vous me fuyez!

DURAND.

DURAND.

Bien vîte :
Vous n'avez pas daigné me parler tantôt.

PHILEMON *d'un peu loin.*

Moi !
Je m'occupois de vous, j'en jure ſur ma foi.
[*Durand s'arrête.*]
Quoi, diſois-je, un mortel que j'eſtime & révere,
Que je regarderai toujours comme mon pere,
Qui m'a formé le cœur, ſans fortune languit !

DURAND *revenant.*

Quoi, vous penſiez à moi !

PHILEMON.

Votre ſort m'attendrit.
Mais au retour de l'oncle, il faut qu'ici tout change.
Pour le mettre à profit, je vois que l'on s'arrange.
Mon cher, une famille eſt un petit état,
Et je penſe toucher au moment délicat
Où quelque homme en faveur s'empare de la ſcene :
Pour l'intérêt public chacun feint d'être en peine ;
Tel le dernier ſujet, de lui ſeul s'occupant,
Songe à tirer parti de cet événement.
Moi, pour vous obliger, je veux avec adreſſe
Voir l'oncle, ſi je puis, m'attirer la tendreſſe.

DURAND *avec empreſſement.*

Dieux, où trouver Clermon !

PHILEMON.

Il faut le ménager :
Ce Valet, m'a-t-on dit, n'eſt pas à négliger :
Il a quelque crédit ſur l'eſprit de ſon maître ;
Il guidera mes pas, il me fera connoître
Le moyen de lui plaire & de gagner ſon cœur.
De mon ami pour lors je ferai le bonheur :
Oui, nous partagerons enſemble, comme freres,
Les bienfaits de mon oncle.

DURAND *à part, avec le plus grand chagrin.*

Ah ! les belles affaires
Que je tramois tantôt, en parlant mal de lui !

PHILEMON *bas finement.*

Je le tiens.

DURAND *à part.*

Malheureux, j'ai détruit mon appui !
Fuh bourreau !

PHILEMON.

Mon ami, qu'eſt-ce qui vous arrête ?

DURAND *avec le plus grand intérêt.*

En abordant votre oncle, ayez bien dans la tête
Qu'il déteſte un mortel trop occupé de ſoi.

PHILEMON.

(*bas.*) (*haut.*)
M'auroit-il pénétré ? Venez, embraſſez-moi.
Vous n'aurez pas en vain paſſé votre jeuneſſe
A me communiquer le ſçavoir, la ſageſſe...

DURAND *attendri.*

Je le connoiſſois mal.

PHILEMON.

Un Précepteur prudent,
Sage, inſtruit, eſt du Ciel un ſi rare préſent,
Que les Dieux de la terre en trouvent avec peine :
Le phénix eſt moins rare.

DURAND.

Oui, la choſe eſt certaine.
(*à part.*)
Pourquoi repartoit-il, ce malheureux valet ?

PHILEMON.

Mon amitié me dicte un excellent projet.
(*d'un ton careſſant.*)
Tout le monde vous dit un docte perſonnage :
Votre nom peut lui ſeul illuſtrer un ouvrage...

DURAND.

Mais...

PHILEMON.

Je vous fais du mien un généreux préſent.
(*bas.*)
Je me tais s'il déplaît, je me nomme s'il prend.

DURAND.

Il eſt vrai que moi ſeul ayant ſçu vous apprendre
Les choſes qu'il contient, l'honneur, à le bien prendre...

PHILEMON.

Vous en revient. D ailleurs, ſoutenez hardiment
Que l'ouvrage eſt de vous quatre jours ſeulement ;
Bientôt vous le croirez plus que le plus crédule.
Nos Auteurs du bel air ont-ils un tel ſcrupule ?
Paris, comme la Cour, connoît leur Apollon.
Ces Odes où l'on fait rougir Anacréon,
Ces Bouquets ſans odeur déſavoués de Flore,
Ces Epîtres où brille une éternelle aurore,
Ces Éloges fardés diſtillant la fadeur,
Ces Drames où Thalie eſt toujours en fureur,
Tant d'autres monſtres nés au ſein de la miſere,

Dans le fat qui les paye ont un crédule pere ;
Qui, ſottement bercé par l'orgueil, par l'erreur,
Se croit un habile homme, & s'érige en cenſeur.
Quel cenſeur, juſte Ciel !

DURAND *riant.*

La plaiſante ſottiſe !

PHILEMON *à part.*

Il en convient du moins : j'admire ſa franchiſe.

DURAND *avec complaiſance.*

Parlons de mon onvrage encore, s'il vous plaît.

PHILEMON *à part.*

Son ouvrage eſt fort bon !

DURAND.

S'il prend bien en effet,
Comme il faut l'eſpérer, croyez-vous qu'on me donne
Une penſion ?

PHILEMON.

Oui certainement, & bonne.

(*bas.*) (*haut.*)

Il croit l'avoir. Pourvu qu'on faſſe quelque bruit,
Une cabale prône, & la fortune ſuit.

DURAND *à part, avec le plus vif regret.*

J'ai pu le ſoupçonner de n'aimer que lui-même !

(*Il écoute.*)

Réparons... Des chevaux ! mon chagrin eſt extrême.

(*haut, embraſſant Philemon.*)

Ah, mon aimable Emile !

PHILEMON.

Ah, mon cher Gouverneur !

(*Il s'échappe de ſes bras en faiſant des efforts pour ne pas rire.*)

Il me croit occupé de lui, de ſon bonheur.
En effet, je lui dois, on ne peut davantage :
Il m'a dicté vingt mots d'un antique langage !

DURAND *revenant & paſſant devant Philemon avec précipitation.*

Votre oncle...

SCENE X.

PHILEMON, POLIDOR, LE CHEVALIER, Madame FLORIMON.

LE CHEVALIER.

Quel bonheur!

PHILEMON *avec affectation.*

Quel plaiſir de vous voir!
Le tranſport que je ſens ne peut ſe concevoir.

Mad. FLORIMON *d'un ton moitié bavard, moitié important.*

C'eſt moi, c'eſt pourtant moi qui l'ai vu la premiere;
C'eſt que rien ne m'échappe à moi pour l'ordinaire;
Je vois tout.

POLIDOR.

Laiſſez-moi reſpirer quelque temps.
Je preſſe ſur mon ſein, j'embraſſe mes parens,
Je me vois dans leurs bras après vingt ans d'abſence;
Je viens faire couler leurs jours dans l'opulence:
Ils peuvent de mes biens jouir avec honneur,
Puiſqu'ils ne coûtent pas un reproche à mon cœur.
Quelle félicité pour une ame ſenſible!

Mad. FLORIMON.

Pour vous bien recevoir, je ferai l'impoſſible.
Voici l'appartement où vous allez loger;
Il vous plaira; c'eſt moi qui l'ai fait arranger:
Vous y pourrez trouver l'utile & l'agréable.
Juſques dans les détails je ſuis incomparable,
Et je prétends qu'ici vous faſſiez tout par moi;
Oui, vous m'admirerez, c'eſt le mot.

POLIDOR *impatienté par degrés.*

Je le croi.

Mad. FLORIMON.

Je m'admire ſouvent moi-même, quand j'y penſe,
Et je n'ai point d'orgueil.

POLIDOR.

Je ne vois point Conſtance.

Mad. FLORIMON.

D'après mes bons conſeils, elle ſort dans l'inſtant,
Pour faire une viſite aux ſœurs de Clidamant.

Qui depuis quelques jours eſt dans le miniſtere.
(*d'un air myſtérieux & capable.*)
Vous ſçaurez mes projets. Pour aujourd'hui, mon frere,
Pardon, ſi pluſieurs fois j'entre, reviens & ſors:
Il faut que je mette ordre au dedans, au dehors.
Vous êtes tout ſurpris de me voir cette tête?

POLIDOR.

Oh, beaucoup!

Mad. FLORIMON. *Elle ſort & rentre dans le courant de la ſcene pluſieurs fois ſans conſéquence.*

Vous verrez!

POLIDOR.

Conſtance eſt belle, honnête:
Mes enfans, l'un de vous voit en elle ſa ſœur,
L'autre ſon épouſe.

LE CHEVALIER *bas à Philemon.*

Ah, s'il liſoit dans mon cœur!...

PHILEMON *bas au Chevalier.*

Un moment; nous verrons ce que nous devons faire.

POLIDOR.

Mon ami, tu me plais ſous l'habit militaire.

PHILEMON, *pour captiver ſon oncle, cache ſous un air moitié froid la prétention & l'importance.*

Il annonce l'amour de la célébrité;
Il prouve qu'ennemi de l'inutilité,
On veut ſacrifier ſes jours à ſa Patrie.

POLIDOR *avec complaiſance.*

Mon cher neveu, bien dit!

LE CHEVALIER *vivement.*

Ah, ma plus forte envie
Seroit de mériter un immortel laurier,
A travers les périls bravés par le Guerrier,
Et de le dépoſer aux genoux d'une belle!
L'hommage de mon cœur ſeroit plus digne d'elle.

POLIDOR.

Qu'une pareille ardeur ne s'éteigne jamais!
J'aime à te voir former de ſi nobles projets.

PHILEMON.

Sans ces heureux élans point de gloire parfaite.
L'homme qui veut payer une ſervile dette,
En entrant malgré lui dans les ſentiers de Mars,
Y rampe baſſement, court les mêmes hazards,
Et meurt ſans obtenir la plus foible couronne.
Il faut tout voir en grand dans les champs de Bellonne.

POLIDOR *avec admiration.*

Bravo!

Mad. FLORIMON *revenant vîte.*

C'eſt comme moi.

POLIDOR.

Eh! ma ſœur, entre nous,
Qu'ont à démêler Mars & Bellonne avec vous ?
Depuis quand avez-vous l'ame ſi militaire ?

Mad. FLORIMON *un peu déconcertée.*

Parlez, parlez, j'ai là vraiment plus d'un affaire.
(*Elle ſort.*)

POLIDOR.

Et toi, mon cher ami, toi, qui parles ſi bien,
A quoi t'occupes-tu, que fais-tu, dis ?

PHILEMON.

Moi ? rien.

POLIDOR.

Tant pis, morbleu, tant pis ! Rien ! quoi, rien, à ton âge !

PHILEMON.

De grace, écoutez-moi...

POLIDOR *en colere.*

Non, tête-bleu! j'enrage,
Moi, qui pacours les mers dès mes plus jeunes ans,
De voir le monde plein de lâches fainéans,
Qui veulent s'exempter de la tâche commune.

PHILEMON.

Mais, mon oncle !...

POLIDOR.

Tais-toi, ce titre m'importune.
Sois bon à quelque choſe, alors je t'avouerai.
Monſieur vit pour lui ſeul...

PHILEMON.

Quand je m'expliquerai,
Vous ſçaurez...

POLIDOR.

N'eſt-ce pas bien employer ſa vie !

PHILEMON.

(*bas.*) (*haut.*)
Comme un autre. Daignez m'écouter, je vous prie,
Un ſeul inſtant ; pour lors...

POLIDOR.

Allons, je le veux bien ;
Mais ne me dites pas que vous ne faites rien.
Depuis l'inſtant heureux où l'homme raiſonnable,
Sentit le doux beſoin de ſervir ſon ſemblable,
Et forma les liens de la ſociété,
Elle aime, elle chérit l'homme de probité,
Qui lui rend à ſon tour les ſecours qu'il en tire,

Qui, ne le pouvant pas, tout au moins le deſire ;
Elle mépriſe & voit d'un regard irrité,
Ces frêlons importuns, nés de l'oiſiveté ;
Qui, ſans fournir de fonds, pretendent au partage ;
Et des travaux d'autrui ſe font un apanage.
Tout augmente l'horreur que pour eux je reſſens.

PHILEMON.

Comme j'aime à vous voir ces nobles ſentimens !
Mon cœur s'énorgueillit d'en avoir de ſemblables.
J'abhorre, comme vous, ces êtres mépriſables,
Qui ſe ſont & l'objet & le centre de tout ;
Par leur ſyſtême affreux ils me pouſſent à bout.

[*Tirant Polidor à l'écart, & affectant un air modeſte.*]

Je n'ai pas toujours fait des recherches ſtériles ;
Et je rendrai, je crois, mes études utiles,
Si, rempliſſant jamais des poſtes importans,
Je puis aux malheureux conſacrer mes momens...
Mais... ſans fonds, point de charge...

POLIDOR *vivement.*

Il faut en chercher une.

Mes enfans, je croirois n'avoir pas fait fortune,
Si je ne ſçavois pas à propos m'en ſervir ;
Plus agréablement je ne puis en jouir,
Qu'en vous portant au bien. — Enfin, voyons mon frere.

Mad. FLORIMON.

Oh ! l'éveiller n'eſt pas une petite affaire...
Et vous ne ſçavez pas les manœuvres qu'il faut.
Il ſe croit mort, ſitôt qu'on l'éveille en ſurſaut ;
Mais j'y réuſſirai. Vous conviendrez, j'eſpere,
Que dans cette maiſon je ſuis très-néceſſaire.
Qu'y feroit-on ſans moi ? rien, ou tout iroit mal.

POLIDOR *s'impatientant toujours plus fort.*

D'accord.

Mad. FLORIMON.

Je ris de voir l'indolente Orſonval,
Qui, fiere de pincer ſa harpe ou ſa guitarre,
De danſer, de chanter, ſe croit un talent rare,
Se croit dans l'Univers un être eſſentiel !

POLIDOR.

Elle a grand tort.

Mad. FLORIMON.

Sans doute, & mon dépit mortel
Naît de la voir toujours parler de ſon mérite,
Tandis que moi, moi, moi, jamais je ne me cite.

POLIDOR *éclatant.*

Eh, têtebleu, ma ſœur, voyons donc Florimon !

Mad. FLORIMON *étonnée.*

Je ne m'emporte, moi, pour aucune raiſon.

PHILEMON *à part.*

Nous parlerons vertu, puiſqu'elle l'intéreſſe.

LE CHEVALIER *bas à Philemon.*

Voici l'inſtant heureux de ſervir ma tendreſſe.

POLIDOR *embraſſant encore ſes neveux.*

Venez, mes chers amis. — Ah, puiſſent vos enfans,
Vous rendre quelque jour le plaiſir que je ſens!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILEMON, enſuite DURAND.

PHILEMON.

Tout le monde ſe tait ſur les biens de Conſtance:
Mauvais ſigne!... Je puis favoriſer, je penſe,
Les amours de mon frere. — Eh, mon Dieu, qu'avez-vous?

DURAND *avec le plus grand trouble.*

L'avez-vous vu?

PHILEMON.

Qui donc?

DURAND.

Clermon. C'eſt fait de nous!
On le cherche par-tout de la part de ſon maître.

PHILEMON.

Qu'importe?

DURAND.

Polidor vous a-t-il fait connoître?...

PHILEMON.

Quoi?

DURAND *comme héſitant.*

Qu'il vous ſoupçonnât d'être un peu... perſonnel?

PHILEMON *vivement, & voulant le ſaiſir.*

Monſieur...

DURAND.

DURAND *s'échappant.*

Le voici. Paix!... Il eſt eſſentiel
Que je ſois à l'affut.

SCENE II.

PHILEMON *ſeul profondément.*

Tout ceci me chagrine!
Oh bien.... Je n'aime pas, moi, que l'on me devine!
Diviſons les ſoupçons à tout événement.

SCENE III.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Quel eſt l'homme qui ſort?

PHILEMON *reprenant le ton léger.*

Antonius Durand,
Mon Pédagogue.

POLIDOR.

Il a le front atrabilaire.

PHILEMON.

C'eſt pourtant un bon homme, un plaiſant caractere.
Alors qu'il entrepr't notre éducation,
Ma mere lui promit certaine penſion,
Dont il rêve toujours, dont il parle ſa: s ceſſe.
Rien n'eſt plus juſte; il faut lui tenir la promeſſe
Dès qu'on le pourra.

POLIDOR.

J'aime à te voir bienfaiſant.

PHILEMON.

Mais ce qui me paroît en lui divertiſſant,
C'eſt de voir comme il eſt franchement ſon idole.
Du moment qu'il pourra vous dire une parole,
Le Pédant vantera ſon érudition,
Il vous demandera ſa chere penſion.
Si vous le refuſez, dans ſon dépit extrême,

Il vous accuſera de vivre pour vous-même,
De ne ſonger qu'à vous. Il a fait, ſans raiſon,
Un reproche pareil à toute la maiſon.

POLIDOR *de l'air d'un homme qui a des doutes.*

Bien ſans raiſon, dis vrai ?

PHILEMON *héſitant.*

Mais...

POLIDOR.

Point de mais, de grace.

PHILEMON.

Quoi ! vous voulez ?....

POLIDOR.

Je veux qu'on ſe mette à ma place ;
Et qu'on m'aide du moins à placer mes bienfaits.

PHILEMON.

Dois-je de mes pareus ?....

POLIDOR.

Non, je te blâmerois
De noircir en public leurs mœurs, leur caractere ;
Mais avec moi tu dois écarter tout myſtere,
Feindre avec ton ami, ſeroit un trop grand tort.

PHILEMON.

Mon oncle, en vérité, vous m'embarraſſez fort.
Comment, vous deſirez ?....

POLIDOR.

Je fais plus, je l'exige :
Ou confirme, ou détruis le ſoupçon qui m'afflige.
Quoi ! je ne pourrois pas les rendre tous heureux,
Moi qui venois exprès !.... Mon ſort ſeroit affreux.

PHILEMON.

Pourquoi vous alarmer ? Par exemple, mon pere,
Pourvu qu'il dorme, mange, & pourvu qu'il digere ;
Pourvu qu'il vive enfin, tout lui devient égal.
Durand l'en blâme ; moi, je n'y vois point de mal.

POLIDOR.

Cette oiſiveté....

PHILEMON.

Bon, que peut-il davantage ?
Veut-on lui reprocher les défauts de ſon âge,
Sur-tout lorſqu'il n'a point conſumé ſes beaux ans
A des riens, comme ſont les merveilleux du temps,
Qui, pour jouer un Wisth, dîner, ſouper en ville,
Penſent remplir au monde un rôle fort utile ?
(*D'un ton ſententieux.*)
Quand près de cinquante ans l'on a ſervi ſon Roi,
On a, je crois le droit de vivre en paix chez ſoi.

POLIDOR *ſe calmant un peu.*

Tu dis vrai ; mais.....

PHILEMON.

Durand blâme encore ma mere.
Vous avez remarqué quel eſt ſon caractere ?

POLIDOR.

A-peu-près : j'ai cru voir qu'elle aime à ſe citer.

PHILEMON.

Oh, oui ! tout lui paroît matiere à ſe vanter ;
Et pour faire avec nous la femme eſſentielle,
Elle veut que ſans ceſſe il ſoit queſtion d'elle.
La choſe eſt toute ſimple, & ne me ſurprend pas.
Toute femme qui voit éclipſer ſes appas,
D'un amour ſuranné qui craint le ridicule,
S'arrange avec le monde, en ſecret capitule :
Pour y tenir ſon coin & cacher ſon dépit,
Elle devient alors joueuſe, ou bel eſprit ;
De la dévotion affiche l'étalage,
Ou prend avec éclat les rênes du ménage. —
Eh bien, ce dernier rôle eſt, je crois, le meilleur
Pour celle qui le prend, ſur-tout pour le bonheur
De ceux que le deſtin force à vivre avec elle.

POLIDOR.

L'on peut voir tout cela d'un autre œil.

PHILEMON.

Bagatelle !
Sans mes ſoins, vous alliez vous chagriner pour rien.
(*Appuyant.*)
Quant à mon jeune frere, il lui reproche....

POLIDOR.

Eh bien,

Quoi ? PHILEMON.

Que pour s'avancer il deſire la guerre ;
De ſorte qu'il faudra voir ravager la terre,
Porter chez nos voiſins la mort ou la terreur,
Pour procurer, dit-il, quelque grade à Monſieur. —
Ce deſir d'illuſtrer ſon nom par la victoire,
D'aller à la fortune en ſe couvrant de gloire,
Vice qui fait d'un chef le fléau de l'Etat,
Devient une vertu dans le cœur d'un Soldat.

POLIDOR.

Ta bonté, ton eſprit prêtent à tout des charmes ;
Tu veux diminuer, je le vois, mes alarmes.
Sur mes gardes, pourtant, je n'en ſerai pas moins.

PHILEMON *froidement.*

Mais, pourquoi ?....

POLIDOR.

Je ſçaurai récompenſer tes ſoins.
Je veux lire un inſtant dans l'ame de Conſtance :
Je l'attends.... La voici. Reviens en diligence,
Dès qu'elle ſortira. Tu ſçauras mes projets.

PHILEMON *à part en ſortant.*

Ah! Mons Durand voudroit démêler mes ſecrets!

SCENE IV.

CONSTANCE, POLIDOR.

POLIDOR. *Il fait avancer des ſieges.*
(*A part.*)

Feignons, pour ménager un ſexe trop ſenſible.

CONSTANCE *à part.*

Cachons bien mon amour, s'il eſt encore poſſible.

POLIDOR.

Embraſſez-moi, ma fille, une ſeconde fois.
Je crois voir mon ami, ſitôt que je la vois.
Aſſeyons-nous : Je veux vous conſulter, Conſtance,
Sur une affaire : elle eſt de très-grande importance.
(*Il la fait aſſeoir.*)
Votre pere eut deſſein d'unir nos deux maiſons;
Vous daignâtes répondre à ſes intentions.....

CONSTANCE.

Oui, Monſieur ; à ſes loix mon cœur toujours fidele....

POLIDOR.

Un moment, s'il vous plaît : — La fortune cruelle
M'accable en ce moment du poids de ſes revers ;
Tout mon bien a péri dans le trajet des mers ;
Mais le vôtre eſt ſauvé....

CONSTANCE *avec tranſport.*

Je pourrai donc vous rendre
Les ſecours que mon pere obtint d'un ami tendre,
Adoucir les deſtins de vous, de vos parens,
Dans le ſein du bonheur faire couler vos ans....

POLIDOR.

J'accepte vos bienfaits, généreuſe Conſtance!
Ordonnez maintenant de la reconnoiſſance.

CONSTANCE.

De la reconnoiſſance! eh pourquoi, s'il vous plaît?

Pour m'avoir procuré le bien le plus parfait ;
(*A part.*)
Le bonheur d'être utile.... A qui, grands Dieux!

POLIDOR.

Ma fille,
Vous allez en effet enrichir ma famille;
Mais c'eſt par vos vertus plus que par votre bien.
Vous penſerez toujours de même,

CONSTANCE.

Oh, oui!

POLIDOR.

Quoi! rien
Ne vous fera changer ?

CONSTANCE.

Ah! croyez, je vous prie!....

POLIDOR.

Vous penſerez toujours que d'une main chérie
Nous pouvons accepter des bienfaits ſans rougir,
Qu'entre deux vrais amis celui qui peut jouir
Du bien de réparer un malheur reſpectable,
Etant le plus heureux, eſt le plus redevable ?

CONSTANCE.

Peut-on avoir une ame, & penſer autrement ?

POLIDOR *ſe levant avec joie.*

Félicitez-moi donc, & ſçachez maintenant
Ce que je ne pourrois vous cacher dans la ſuite.
Votre fortune....

CONSTANCE.

Eh bien ?

POLIDOR.

Un revers l'a détruite.

CONSTANCE *à part.*

Chevalier, c'en eſt fait, je ne puis rien pour toi.

POLIDOR.

Auquel de mes neveux donnez-vous votre foi ?
Que votre cœur choiſiſſe ; & dans cette journée,
Vous nous appartenez par un doux hyménée.

CONTANCE *dans le plus grand abattement.*

Moi, Monſieur, que chez vous j'oſe donner des loix!
Je ſçais trop qui je ſuis & ce que je vous dois.

POLIDOR *fâché.*

A nos conventions, ſongez, je vous ſupplie;
Oui, ſongez qu'un refus me fâche & m'humilie.
Je mérite, je crois, de faire des heureux.

CONSTANCE.

Ah! ne m'accablez pas, mortel trop généreux!

De toutes vos bontés, & confuſe, & ravie,
Je veux vous devoir tout, & pour toute ma vie.
Choiſiſſez mon époux, & décidez mon ſort. —
[*A part en ſortant.*]
Son choix va me donner, ou la vie, ou la mort.

POLIDOR.

C'eſt aſſez. Pour répondre à votre confiance,
Croyez que ma raiſon va régler la balance.
J'ai d'un œil attentif obſervé mes neveux,
Et ce ſoir votre main eſt au plus vertueux.
[*Il l'accompagne, & revient au devant de Philemon.*]

SCENE V.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Sois heureux mon ami, je te donne Conſtance;
Elle eſt digne de toi; mérite, eſprit, naiſſance....

PHILEMON *à part.*

Je ſuis trop bien inſtruit pour être ſon époux.

POLIDOR.

Tu balances, je crois?

PHILEMON.

Ce lien, quoique doux....

POLIDOR.

Sçais-tu que je dois tout à ſon malheureux pere?

PHILEMON.

Soit; mais je dois auſſi quelque choſe à mon frere.
Je ne puis ignorer que Conſtance lui plaît.
Souffrirai-je d'ailleurs que mon propre intérêt,
Au bonheur de mon frere oppoſe une barriere?
Un cadet a beſoin d'une riche héritiere.

POLIDOR.

Conſtance n'a rien...

PHILEMON *à part.*

Bon.

POLIDOR.

Mais ce ſoir, en ſignant,
Je prétens lui donner cent mille écus comptant.

PHILEMON *à part.*

O Dieux!

POLIDOR.

Puiſque ton cœur vit dans l'indifférence,

Que ton frere a des mœurs, qu'il adore Conſtance,
Au gré de tes deſirs il faut le rendre heureux.
Annonce-lui ſon ſort, le plutôt vaut le mieux.
Cours.

(*Il le pouſſe doucement vers la porte.*)

PHILEMON *bas.*

Qu'ai-je fait! Cachons à quel point j'en enrage.
(*Haut.*)
D'honneur, je lui croyois un très-riche héritage.

POLIDOR.

Mais, ton front s'obſcurcit! as-tu quelque chagrin ?

PHILEMON *feignant de vouloir ſortir.*

Laiſſez-moi taire un mal renfermé dans mon ſein.

POLIDOR *l'arêtant.*

Non, parle promptement, ton ſilence m'outrage.

PHILEMON.

J'aime à voir que mon cœur ſoit peint ſur mon viſage.
Si l'altération qui paroît dans mes traits,
Me force à dévoiler le plus grand des ſecrets,
Elle prouve du moins aux yeux les plus rigides,
Que je ne porte point de ces maſques perfides,
Qui peignent ce qu'on veut, & non ce que l'on ſent. —
Vous voulez donc ſçavoir!....

POLIDOR.

Sans doute, & dans l'inſtant.

PHILEMON.

N'allez pas m'enlever toute votre tendreſſe,
Quand je découvrirai l'excès de ma foibleſſe.
Je la ſens redoubler, à ne vous cacher rien,
En apprenant de vous que Conſtance eſt ſans bien.
Pour un cœur délicat, la volupté ſuprême
Eſt de ne rien devoir à la beauté qu'on aime. —
Votre Pupile.... POLIDOR.

Eh bien!

PHILEMON.

Ses vertus, ſes attraits,
Dans mon ame avoient fait les plus tendres progrès,
Lorſque je démêlai les deſirs de mon frere,
Et que je méditai le projet téméraire
De faire triompher l'amitié de l'amour.
Je m'étois du ſuccès flatté juſqu'à ce jour.
Orgueilleux que j'étois, homme foible & vulgaire!
Le bonheur d'un rival (de quel rival, d'un frere)
Me cauſe en approchant le plus mortel chagrin.

POLIDOR *ſouriant.*

L'homme a cru triompher de l'homme: projet vain!

PHILEMON.

Vous avez voulu voir les replis de mon ame.

POLIDOR.

Mon cher, je puis encor récompenſer ta flame.

PHILEMON *ſe récriant.*

Je mettrois à mon frere un poignard dans le ſein!

POLIDOR.

Laiſſe à mon amitié le ſoin de ſon deſtin.
L'amour eſt à ſon âge une courte folie;
Mais lorſqu'on aime au tien, c'eſt pour toute la vie.
Va, va, je m'y connois. Tout bien peſé, je croi
Qu'une femme ſera plus heureuſe avec toi.

PHILEMON.

Cette ſeule raiſon à vous céder m'engage.
Quant aux cent mille écus, je veux qu'on les partage
Entre mon frere & moi : j'inſiſte ſur ce point.

POLIDOR.

En généroſité tu ne me vaincras point.

PHILEMON.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Parbleu, j'y compte bien! Si l'aimable Conſtance
Trouve dans ſa maiſon une agréable aiſance;
Si je puis noblement élever mes enfans,
Réunir à ſouper quelques honnêtes gens,
Réſerver tous les mois une petite ſomme
Pour venir au ſecours de quelque galant homme,
Je ne deſirerai jamais d'autre bonheur.
L'ambition ne peut ſe gliſſer dans mon cœur :
Les deſirs modérés ſont les tréſors du ſage.

POLIDOR.

Tu me ravis, mon cher, en tenant ce langage.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DURAND, CLERMON.

CLERMON *s'échappant des mains de Durand, avec qui il ſe débattoit au fond du Théatre.*

JE parlerai, vous dis-je. — Ouf! je vous trouve enfin:
En croyant l'abréger, j'ai manqué mon chemin.

POLIDOR.

Va dire là-dedans qu'on appelle un Notaire.

CLERMON.

CLERMON.

Sçachez vîte un ſecret que je ne dois plus taire;

DURAND *à part.*

Dieux !

POLIDOR.

Tu me l'apprendras ; cours, obéis avant.

CLERMON.

Mais...

POLIDOR.

Fais ce qu'on te dit.

CLERMON.

Je reviens dans l'inſtant.

[*Il ſort.*]

SCENE VII.

DURAND, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Toujours de grands ſecrets pour rien.

PHILEMON *bas.*

Il me tracaſſe.

DURAND *à part.*

Profitons du moment, puiſqu'il cede la place.
(*haut.*)
Monſieur !...

POLIDOR.

Que voulez-vous ?

DURAND.

Quand Clermon reviendra ;
Ne vous affectez point de ce qu'il vous dira,
Et croyez-en plutôt le remords qui me preſſe,
De venir à vos pieds avouer ma foibleſſe.

PHILEMON *bas à lui-même.*

Voyons.

POLIDOR.

A quel ſujet ?

DURAND.

Voici la vérité.
Un moment de dépit & de vivacité
M'avoit fait ſoupçonner dans ce mortel unique,
Des torts exagérés à votre Domeſtique :
J'ai cru qu'il m'empêchoit d'avoir ma penſion,

Qu'il ne ſongeoit qu'à lui : je l'ai dit à Clermon...

PHILEMON *bas à Polidor, avec fineſſe.*

Eh... Vous l'ai-je dit ?

POLIDOR.

Oui.

PHILEMON *à part.*

Le traître !

(*Il affecte un grand éclat de rire.*)

POLIDOR.

Eſt-il poſſible

Quoi, vous riez !

PHILEMON.

Mais oui. N'eſt-il pas bien riſible
De m'avoir vu tantôt, diſciple bienfaiſant,
Vous dire qu'il falloit récompenſer Durand,
Et cela dans le temps qu'il payoit mes ſervices
En me gratifiant du plus affreux des vices ?

POLIDOR *en colere.*

Morbleu, je ne ris point. — S'il eût privé mon cœur
Du plaiſir de t'aimer, de faire ton bonheur !...

PHILEMON.

Vous me faites frémir !

POLIDOR.

Le monſtre !

PHILEMON.

Il faut l'entendre.

DURAND.

Je l'accuſois : ſoudain, ami ſenſible & tendre,
Monſieur m'a confondu par vingt traits généreux. —
(*en ſanglotant.*)
Il vouloit partager ſon bien entre nous deux.

PHILEMON *à part.*

Que j'ai bien fait !

DURAND.

Alors certain de ſon mérite,
J'ai volé vers Clermon, pour le détromper vîte ;
Il étoit reparti, ce malheureux Valet.

POLIDOR.

Ame vile ! tramant le plus lâche projet,
Vous vouliez perdre, qui ? celui dont au contraire
Vous deviez au beſoin être l'appui, le pere !
Mais depuis qu'un Jacquet (1), un Heyduque, un Coureur,
Sont plus fêtés, chéris, que n'eſt un Précepteur,

---

(1) Le mot Anglais eſt *Jocky*, que nous prononçons comme *Jacquet*.

Qu'on ſe fait de leur choix une plus grande affaire,
Le ſage, en s'éloignant, fait place au Mercénaire;
Pour un bon Gouverneur, on voit cent plats Valets,
Livrer le fils au vice, & le pere aux regrets.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLERMON.

CLERMON *accourant & prenant ſon maître à part.*

VOus êtes obéi : mais puis-je enfin vous dire ?...

POLIDOR.

Son air myſtérieux à mon tour me fait rire.

CLERMON *étonné.*

A quel propos ?...

PHILEMON *ſe moquant.*

Un rien doit-il donc t'étonner ?
Je ſuis bien criminel : parle ſans te gêner.
J'ai ſur-tout le défaut de n'aimer que moi-même.
Tu vois, mon oncle en eſt dans un courroux extrême.

CLERMON.

Quoi, Monſieur, vous ſçavez ?...

POLIDOR.

Sans doute.

DURAND.

J'ai tout dit.

CLERMON.

Je ne vois pas pourquoi cela vous réjouit.

PHILEMON *le careſſant.*

Clermon eſt bon enfant.

CLERMON.

C'eſt trop de complaiſance.

POLIDOR.

Oui, mais il croit toujours le mal de préférence.

CLERMON *à part.*

Je vois qu'il croit le bien encor plus aiſément,
Et je tremble pour lui.

PHILEMON.

Revenons à Durand.
L'aveu ſeul de ſes torts mérite récompenſe.

DURAND *avec le plus grand repentir.*

Je cherchois à lui nuire ; un préſent d'importance...

PHILEMON.

(*à demi-voix.*)

Paix. Songez qu'au secret tout doit vous engager.

POLIDOR.

Eh, voilà, mon ami, comme il faut obliger!
Je l'admire : chez lui je découvre sans cesse
Quelque trait lumineux de vertu, de sagesse.

DURAND.

Voilà les fruits heureux de l'éducation.

POLIDOR *à Clermon & Durand.*

Laissez-nous.

CLERMON *se retirant avec inquiétude.*

Je m'y perds.

DURAND *à part, prenant tout-à-coup un air gai.*

J'aurai ma pension.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

MOn ami, tout ici me fait assez comprendre
Que mon cœur & le tien sont faits seuls pour s'entendre.

PHILEMON.

Je ne puis exprimer combien il est flatteur...

POLIDOR.

Point de remerciment; j'ai ma part du bonheur.
A mes nobles projets viens que je t'associe :
Je suis encor d'un âge à servir ma Patrie :
J'ai trois millions.

PHILEMON *bas.*

Oh!

POLIDOR.

Quinze cens mille francs
Feront entre tes mains le sort de tes parens :
Avec le reste, moi, j'augmente ma fortune,
Et reviens la verser dans la caisse commune :
Nous ferons des heureux!

PHILEMON.

Voilà les biens réels
Le plaisir réunit le commun des mortels;

Les méchans, les pervers, ſont unis par le crime ;
Et nos liens ſeront les vertus...

POLIDOR.

Et l'eſtime !

PHILEMON *ironiquement.*

Du pouvoir des vertus je ſuis édifié.

POLIDOR.

J'embraſſe avec tranſport mon cher aſſocié. —
Oh ça, te voilà donc un grave perſonnage,
Un chef ! Tremble en ſongeant à quoi ce titre engage :
Point d'Egoïſme, au moins.

PHILEMON.

Mais, mon oncle, entre nous,
Par Egoïſme enfin, voyons, qu'entendez-vous ?

POLIDOR.

Peu maſqué chez Durand, il n'eſt pas fort à craindre ;
Indolent chez ton pere, il ne le rend qu'à plaindre ;
Loin de nuire à ton frere, il nous laiſſe entrevoir
Que ce jeune Guerrier, exact à ſon devoir,
Sera toujours guidé par l'honneur ; chez ta mere,
Nous exciter à rire eſt tout ce qu'il peut faire,
Sur-tout quand nous l'aurons reſſerré tout-à-fait
Dans la futilité pour laquelle il eſt fait :
Mais l'Egoïſme affreux que pourſuit ma colere,
De tout temps enfanta les malheurs de la terre ;
Sous cent dehors trompeurs, en vrai Caméléon,
Il y verſe à long traits ſon dangereux poiſon. —
De la ſociété détruiſant l'harmonie,
Il produit les procès, ſeme la zizanie ;
Déſunit les époux, les parens, les amis,
Diviſe d'intérêt & le pere & le fils. —
A la Bourſe il ſe joue avec les banqueroutes ;
Secondé par la fraude, il les enfante toutes ;
Et mettant à profit & la ſoif & la faim,
Sur la cherté qu'il cauſe il calcule ſon gain ; —
Chez Thémis, ſes arrêts, dictés par l'opulence,
Changent en trébuchet la divine balance. —
A la ſuite des camps, le bonheur de l'Etat,
La gloire de ſon Prince, & les jours du Soldat,
Rien... L'indignation fait place à la prudence !
Mes portraits déplairoient par trop de reſſemblance.
Juge, & frémis ſur-tout de l'horreur du tableau ;
Je peindrois des humains la honte & le fléau.

PHILEMON.

Quel monſtre ! J'ignorois juſqu'à ſon exiſtence.

POLIDOR.

Tant mieux, mon cher ami ; garde ton ignorance.
Viens partager nos biens, viens ſigner ton contrat.
De Conſtance aſſurons le bonheur & l'état.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARTON, CLERMON.

CLERMON.

MArton, je ſuis chagrin.

MARTON.

Clermon, je ſuis chagrine.

CLERMON *avec inquiétude vers la porte.*

Que font-ils en ſecret dans la chambre voiſine ?

MARTON.

J'ai vu certain Notaire...

CLERMON.

Y ſeroit-il encor ?

MARTON.

Oui : je crains pour Conſtance.

CLERMON.

Et moi pour Polidor.
Quand il m'a demandé tantôt ſon porte-feuille,
Si j'avois cru... Marton, je tremble qu'il ne veuille
S'en deſſaiſir... Pour qui ?... Si je pouvois r'avoir,
Pendant une minute ou deux, en mon pouvoir
Ce porte-feuille...

MARTON.

Eh bien ?

CLERMON.

Sans prévenir mon maître,
Je ſçaurois lui donner le temps de bien connoître
Cet homme dangereux, qui nous trouble ſi fort.

MARTON.

Ah ! quel bonheur !

CLERMON.

Oui, mais à moins d'un coup du ſort...
Contre notre ennemi ne pourrois-tu rien faire?

MARTON.

Pour redoubler l'ardeur de ſon jeune adverſaire,
Je viens de lui prouver qu'on l'aime éperdument.

CLERMON.

Bien. Moi, je vais guetter Philemon & Durand.

MARTON.

Songe à ce porte-feuille, objet de tes alarmes.

CLERMON *revenant.*

Va, va, que je le tienne, & je m'en fais des armes
Triomphantes. Marton, quel bonheur! quel plaiſir!
Si, ſervant Polidor au gré de mon deſir,
Je démaſquois... Suffit; en ſerviteur fidele,
Je n'écouterai rien que mon cœur & mon zele.

MARTON *l'arrêtant d'un air engageant.*

Tu devrois bien, Clermon, me mettre du complot.

CLERMON.

Volontiers... Chut, on vient.

MARTON.

Je te joindrai bientôt.

SCENE II.

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à Conſtance, qui le ſuit.*

CRaignez le déſeſpoir de l'amant le plus tendre.

CONSTANCE.

Laiſſez-moi, je ne dois vous voir, ni vous entendre.

LE CHEVALIER.

Au moment où Marton, en m'ouvrant votre cœur,
A fait luire à mes yeux un rayon de bonheur...

CONSTANCE.

Ah! ne redoublez pas mes regrets, mes alarmes!
Mes yeux, vous le voyez, ſe rempliſſent de larmes.
Evitez le malheur qui s'attache à mes pas;
Plaignez-vous, plaignez-moi, mais ne m'accuſez pas.
(*héſitant.*)
Pénétré du reſpect que Polidor inſpire,
Mon cœur n'a pas oſé tout haut le contredire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites frémir, & pour vous, & pour moi.

CONSTANCE.

Tout eſt perdu. *

MARTON.

Cherchons quelque moyen.

CONSTANCE *avec déſeſpoir.*

Eh quoi !
N'ai-je donc pas ſigné l'arrêt de mon ſupplice ?
Demain doit s'achever cet affreux ſacrifice !
Comment concilier l'amour & le devoir ?
Que puis-je ?

LE CHEVALIER.

D'un ſeul mot ranimer mon eſpoir.

---

* J'ai rejetté dans les notes tous les vers qui faiſant longueur, ont occaſionné des murmures, mais de très-grands murmures, à la premiere repréſentation.

LE CHEVALIER *à Marton.*

Cherchons quelque moyen.

MARTON.

Pourquoi ?
Madame veut ſe perdre ; il faut la laiſſer faire.
(*à Conſtance.*)
Vous aurez un époux qui ne pourra vous plaire ;
Vous paſſerez les jours & les nuits dans les pleurs ;
Le dépit, le regret aigriront vos malheurs :
Mais toutes ces horreurs ne ſont que bagatelle :
La ſotte vanité, fiere & contente d'elle,
Vous dira que ce trait, grand, ſublime, divin,
Vous éleve au deſſus du ſexe féminin :
N'eſt-ce rien ? Oh que ſi ! plus qu'on ne l'imagine.

LE CHEVALIER.

Ah, ne l'accable pas !

CONSTANCE.

Ce diſcours m'aſſaſſine.
Cruels, reſpectez donc mes maux & mon devoir.
Que puis-je ?

LE CHEVALIER.

D'un ſeul mot ranimer mon eſpoir, &c.

On m'a reproché que la tirade de Marton reſſembloit à celle de Dorine dans le ſecond Acte du Tartuffe : *Vous irez par le Coche en ſa petite ville*, &c. Quelle critique, grands Dieux ! & comme elle m'humilie !

Pour

Pour désarmer le sort dont je suis la victime,
La vertu servira l'intérêt qui m'anime.
Je le jure à vos pieds ; oui ! . . .

CONSTANCE.

Relevez-vous.

MARTON *bas, retenant les Amans.*

Non.

Vous êtes bien, restez, j'apperçois Philemon.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PHILEMON.

CONSTANCE & LE CHEVALIER *à part.*

Dieux !

PHILEMON *surpris.*

Quoi !

MARTON *bas, les retenant encore.*

Mais, restez donc.

CONSTANCE.

Je suis anéantie.

MARTON *bas au Chevalier.*

Parlez, vous.

LE CHEVALIER *haut.*

Décidez du bonheur de ma vie.

PHILEMON *à part.*

Oui dà.... mais ce n'est pas à son cœur que j'en veux.
Rentrons pour n'être pas, ou dupe, ou généreux.
(*Il rentre sur la pointe des pieds.*)

SCENE IV.

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

MARTON *très-surprise.*

Il se sauve.

CONSTANCE.

A ses yeux je suis déshonorée !
Que dira-t-on de moi ? Je meurs désespérée.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! vous me fuyez ?

SCENE V.

MARTON, LE CHEVALIER.

MARTON *retenant le Chevalier.*

N'Arrêtez point ſes pas,
Elle va réfléchir, & vous n'y perdrez pas. *
L'amour propre ſçaura décider votre Amante;
Et d'ailleurs, croyez-moi, toute femme prudente,
D'un témoin indiſcret ne fait point ſon époux:
Au moindre petit mot, il faudroit filer doux.
Prudence, amour, fierté, tout vous ſert.

LE CHEVALIER.

Tu me charmes!
Mais je reſſens encor les plus vives alarmes.

MARTON.

Tout va bien. — Du récit de vos tendres chagrins
Allez intéreſſer parens, amis, voiſins.
Bon! commencez.

(*Voyant M. Florimon.*)

---

* Je connois notre cœur; l'amour-propre eſt ſon guide;
A nos tendres penchans ſans réſerve il préſide;
Il nous force à brûler d'abord d'un feu diſcret,
On nous laiſſe avouer — bien bas — notre ſecret;
Mais, dès que les jaloux on vu clair dans notre ame,
L'amour-propre lui-même exalte notre flame;
De Tyran qu'il étoit, c'eſt un Dieu bienfaiſant,
Qui plaide mieux que nous la cauſe d'un Amant;
Il nous prouve qu'un goût eſt à peine excuſable,
Mais qu'un amour extrême eſt toujours reſpectable.
Dieu ſçait comme à vingt ans l'on goûte la leçon,
Comme on viſe à l'eſtime!

LE CHEVALIER.

Ah, ma chere Marton!....

MARTON.

C'eſt à ce point qu'en eſt juſtement votre Amante;
Et d'ailleurs croyez-moi, &c.

Digitized by Google

SCENE VI.

MARTON, LE CHEVALIER, FLORIMON.

FLORIMON *à la cantonnade.*

OU fuir ? Vous me rompez la tête.
(*Au Chevalier.*)
Encore.... Eh bien ! vas-tu me parler de la fête ?

LE CHEVALIER.

Mon pere, je me meurs ; daignez me ſecourir.

FLORIMON.

Mourir ſi jeune ! Attends, je m'en vais revenir.

LE CHEVALIER.

Mon frere ne peut être heureux avec Conſtance :
Je l'adore, & mon cœur obtient la préférence ;
Sa bouche m'en a fait l'aveu le plus charmant.

FLORIMON.

Tu ne meurs que d'amour ! Ah ! tant mieux, mon enfant !
(*Il veut ſortir.*)

LE CHEVALIER *l'arrête.*

Nous brûlons d'une ardeur, & ſi pure, & ſi tendre !....

FLORIMON.

Mon café ſera froid ; je vais vîte le prendre,
Et te donne en paſſant un conſeil des meilleurs.

LE CHEVALIER.

Puiſſe-je vous devoir la fin de mes malheurs !

MARTON.

Voyons.
(*Ils ſe réuniſſent pour écouter avec la plus grande attention.*

FLORIMON.

N'entretiens plus d'un mal imaginaire
Les malheureux vieillards : un Septuagénaire
Peut-il s'intéreſſer au chagrin des amans ?
Il feroit ſes beaux jours de leurs cruels tourmens !
Ne les compare pas à la funeſte image
Que préſente le temps aux hommes de mon âge ;
Ne les mets qu'à côté de nos privations,
(*Vers la cantonnade.*)
Et Juge. — Mon café....

MARTON *avec humeur.*

Belles concluſions !

SCENE VII.

MARTON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *ſortant.*

JE ſuis anéanti.

MARTON *de loin.*

Ne perdez point courage.

(*Le Chevalier ſort.*)

SCENE VIII.

MARTON *ſeule.*

QUe Philemon triomphe, & j'étouffe de rage!
Mais il faut l'obſerver.... le voici qui revient.

(*Elle ſe cache avec ſoin dans une couliſſe.*)

SCENE IX.

MARTON, PHILEMON.

PHILEMON, *un porte-feuille à la main, regardant avant d'entrer.*

LEs Amans ſont ſortis.

MARTON *à part.*

Oh, oh, qu'eſt-ce qu'il tient?

PHILEMON *ſe jettant dans un fauteuil.*

Quinze cens mille francs! les voilà: quelle ſomme!
Il faut en convenir, le cher oncle eſt bon homme.

MARTON *à part.*

Cherchons vîte Clermon. Le péril eſt preſſant.

(*Elle ſort.*)

SCENE X.

PHILEMON *ſeul avec dépit, aprés un inſtant de réflexion, en mettant le porte-feuille ſur la table, auprés de laquelle il s'aſſied.*

LEs miens de ces billets connoiſſent le montant,
A me ſolliciter chacun déjà s'empreſſe....
J'ai des principes ſûrs. Oui leur ſort m'intéreſſe :
Le ſang.... l'humanité.... Je m'en occupe fort. —
Mais je veux librement diſpoſer de leur ſort.
(*Avec réflexion.*
Si par quelque détour qu'on ne pourroit connoître.....
(*Riant en voyant encore Durand.*)
Il ſeroit bien plaiſant que Monſieur mon cher Maître
Voulût imaginer un projet aujourd'hui
Dont le mauvais ſuccès ne tombât que ſur lui.
Il me ſert ſi bien....

SCENE XI.

PHILEMON, DURAND.

DURAND *accourant.*

JAi des graces à vous rendre,
L'ouvrage fait grand bruit.

PHILEMON.

Bon.

DURAND.

Je viens d'en répandre
Cent exemplaires.

PHILEMON

Où ?

DURAND.

Dans vingt cafés brillans.

PHILEMON *ſe leve, & lui montre le porte-feuille qui eſt ſur la table.*

Changeons de diſcours. J'ai quinze cens mille francs :
Vous ſçavez à quel prix mon oncle me les laiſſe ?

DURAND *s'approche de la table, prend le porte-feuille, & le regarde avec complaiſance.*

Oui.

PHILEMON.

Mes parens viendront me déſoler ſans ceſſe.
Je ſuis facile, moi, comme on dit, bon hnmain :
Ils dépenſeront tout ; puis j'aurai le chagrin
De les voir de rechef manquer du néceſſaire.
Je les connois.

DURAND.

Pas mal.... Mais il pourroit ſe faire
Qu'on prévînt ce malheur ; & le tout pour leur bien.
(*Révant.* (
Attendez ; j'entrevois pour cela.... tel moyen....

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MARTON, CLERMON.

MARTON *bas, conduiſant Clermon au fond du Théatre*

LEs voilà réunis.

(*Elle rèntre.*)

DURAND *aprés avoir réfléchi.*

Tous les jours on égare
Des lettres, des billets.... Oui, cela n'eſt pas rare.
Et j'ai vn mille gens dans un ſemblable cas.

CLERMON *à part.*

Que diable trament-ils ? Suivons, je n'entends pas.

DURAND.

On peut rendre la choſe, & poſſible, & croyable :
[*En s'applaudiſſant.*]
Comme je la conçois elle eſt très-vraiſemblable.
Votre porte-feuille eſt ſur cette table-là,
[*Il remet le porte-feuille ſur la table.*]
Par exemple.

CLERMON.

Celui de Polidor ?... Oui-dà !

DURAND.

Nous allons, nous venons, nous raiſonnons enſemble.

CLERMON *à part.*

Oh, quel bonheur !

DURAND.

Il eſt poſſible, ce me ſemble,
Que quelqu'un, en paſſant, deſſus mette la main.

CLERMON *à part, & prenant le porte-feuille.*

L'avis eſt bon.

DURAND.

Et puis qu'il décampe ſoudain.

Clermon s'enfuit.

SCENE XIII.

DURAND, PHILEMON.

DURAND.

Nous dirons avoir vu quelqu'un en ſentinelle.
De par Plaute, la ſcene eſt comique & nouvelle!
Répétons-la.

PHILEMON *à part, aprés avoir réfléchi.*

Le tour eſt digne de moi;
Je ne veux pas riſquer qu'on ſoupçonne ma foi.

[*Haut allant vers la table.*]

Mon porte-feuille?

DURAND.

Eh bien?

PHILEMON.

Il n'eſt plus là.

DURAND *aprés un ſourire d'intelligence, prend un ton de prétention, comme s'il répétoit.*

Peut-être
Vous l'a-t-on volé.

PHILEMON.

Qui?

DURAND.

Je ſoupçonne le traître
Qui paſſoit, repaſſoit.

PHILEMON.

Où donc?

DURAND.

Là.

PHILEMON.

Quand?

DURAND.

Tantôt.

PHILEMON.

Eh ! que ne parliez vous ? Courons tout au plutôt.

DURAND.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Bien. --- Le voleur s'enfuit : il faut le faire pendre.

PHILEMON *embarraſſé.*

Parlez-vous tout de bon ?

DURAND.

(*Bas, d'un air d'intelligence*)
Sans doute. --- Eſt-ce l'entendre ?

(*Haut.*)
Quelle horreur ! des filoux juſques dans les maiſons !

PHILEMON *en colere.*

Avez-vous mes billets ? Expliquons-nous, voyons.

DURAND.

(*Haut.*)
Fi ! le voleur avoit une mauvaiſe mine.
(*bas.*)
Il faut crier plus fort.

PHILEMON.

Le traître m'aſſaſſine.

DURAND *bas, avec fineſſe.*

Pas mal : on vous croiroit tout de bon en courroux.

PHILEMON.

Mon trouble m'égaroit : je ne m'en prends qu'à vous :
Mes billets.
(*Il le ſaiſit*)

DURAND *haut.*

Oh, ceci paſſe la raillerie !

PHILEMON.

Vous me les rendrez.

DURAND.

Ah ! vous m'étranglez, je crie !

PHILEMON.

Ils étoient dans vos mains : je n'écoute plus rien.

DURAND *appercevant Polidor.*

Votre oncle...

PHILEMON.

Que lui dire ?

DURAND *s'échappant.*

Ouf, il feignoit trop bien ?

SCENE XIV.

CLERMON, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

JE fuis le Chevalier : l'on dit qu'il ſe chagrine.
Eh ! morbleu, je le plains plus qu'il ne l'imagine !

CLERMON *à part.*

Tout eſt bien préparé.

POLIDOR.

Mais, toi, mon cher ami ;
Qu'eſt-ce ? Tu me parois avoir quelque ſouci ?
J'ai contre tes chagrins un remede peut-être.

PHILEMON *dans la plus grande agitation.*

Souffrez que je vous quitte. Un ſcélérat, un traître
M'a ravi vos billets.

POLIDOR *ſouriant avec bonté.*

Les voici.

PHILEMON *avec tranſport.*

Quel bonheur !

CLERMON *à part.*

Nous verrons, nous verrons.

POLIDOR.

Et voilà le voleur.

CLERMON *fiérement.*

J'en tire vanité.

POLIDOR.

Cet homme irréprochable
A pris mon porte-feuille, en paſſant, ſur la table ;
Croyant que je l'avois par mégarde oublié ;
Je le rapporte vîte à mon aſſocié :
Mais qu'il ſoit plus ſoigneux.

PHILEMON.

Ecoutez-moi, de grace.
Les billets étoient là, j'étois à cette place,
Pourquoi ?...

CLERMON *vivement.*

Quand il s'agit de Monſieur, de ſon bien ;
Ma cervelle ſe monte, & ne reſpecte rien.
(*avec malignité.*)
D'ailleurs vous diſcutiez une importante affaire :

En vous interrompant, j'aurois cru vous déplaire;
Rapportez à Monſieur quelques mots ſeulement
De ce que vous diſiez en ſecret à Durand;
Il va, j'en ſuis certain, admirer ma prudence.

PHILEMON *à part.*

Ce drôle m'interdit, & ſon ton d'inſolence...

POLIDOR.

Te voilà tout confus; conviens-en bonnement.
Tu n'y ſeras plus pris, n'eſt-ce pas?

PHILEMON.

Sûrement.

POLIDOR.

Va-t'en vîte traiter de la Charge importante
Dont nous parlions tantôt, cours remplir mon attente.
Je ſonge à ton bonheur, toi, fais celui des tiens.

PHILEMON *après avoir regardé dans le porte-feuille.*

Je vais m'en occuper. En dirigeant vos biens,
A nos conventions je ſongerai ſans ceſſe.
Au lieu des goûts divers qu'inventa la molleſſe,
Quand voudra-t-on ſe faire une félicité
De remplir les devoirs chers à l'humanité!

POLIDOR.

C'eſt parler en homme.

(*Philemon ſort.*)

SCENE XV.

CLERMON, POLIDOR.

CLERMON *avec attendriſſement.*

AH, Monſieur!...

POLIDOR.

Qu'as-tu?

CLERMON.

Je crains
Que l'on ne vous prépare ici bien des chagrins.

POLIDOR.

Quoi! toujours ſoupçonneux!

CLERMON.

Mon reſpectable maître,
J'ai fait parler Durand, & j'ai trop ſçu connoître

Que Monſieur Philemon, & l'eſpoir du profit,
L'ont fait ſe démentir de ce qu'il m'avoit dit.

POLIDOR.

Philemon eſt honnête, & Durand eſt un lâche ;
Quant à vous, reſpectez...

CLERMON.

Je ſors.

POLIDOR *attendri.*

Ce ton te fâche,
Ne l'impute, mon cher, qu'à ma vivacité.
Reviens; tu peux parler en toute liberté.

CLERMON.

Votre neveu, dit-on, trop habile à ſéduire,
A dépendre de lui pourroit bien vous réduire ;
C'eſt la crainte, Monſieur, de toute la maiſon,
Des amis, des voiſins ; interrogez Marton.

POLIDOR.

Mon ami, tu me fais une peine mortelle.

CLERMON.

Je ne le ſens que trop, pardonnez à mon zele.

POLIDOR.

Quoi ! Philemon ſeroit !... Comme il peint la candeur !
On diroit qu'elle-même habite dans ſon cœur.
Mais le vil impoſteur qui, me parlant ſans ceſſe
D'honneur & de franchiſe, eut la ſcélérateſſe
De me voler d'un trait ſeize cens mille francs,
Avoit tous les dehors encor plus ſéduiſans.

CLERMON.

Je n'oſois pas citer cet exemple ; & peut-être...

POLIDOR.

Je les garde avec ſoin tous les billets du traître,
Pour mieux me défier de tout le genre humain ;
Tu les vois ſous mes yeux le ſoir & le matin.

CLERMON.

A l'inſtant même.

POLIDOR.

Eh bien, tel eſt mon caractere !
De ma facilité je ne puis me défaire :
Non, d'être défiant je n'ai pas le pouvoir.

CLERMON *à part.*

Il ſera corrigé, j'eſpere dès ce ſoir.

POLIDOR.

Quoi ! mon neveu ſeroit !... Je frémis quand je penſe
Que lorſque j'ai parlé de marier Conſtance,

Et de la lui donner avec cent mille écus,
Tout-à-coup interdit, embarraſſé, confus,
Tantôt voulant ſervir ou ſupplanter ſon frere...
Mon ami, quel ſoupçon! comme il me déſeſpere!

CLERMON.

Ne croyez ni Durand, ni Philemon, ni moi;
Vous pouvez éprouver...

POLIDOR *avec chagrin.*

Je le ſçais comme toi:
Mais comptes-tu pour rien ce qu'il en coûte à feindre?

CLERMON *à part.*

Taiſons-nous, de ſon cœur nous aurions trop à craindre;
Mais j'aurai lieu, je crois, de me féliciter.

SCENE XVI.

CLERMON, POLIDOR, CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE *accourant avec le plus grand trouble.*

AH, Ciel!

POLIDOR.

D'où nait ce trouble?

CONSTANCE.

On vient de l'arrêter.

POLIDOR.

Qui donc?

CONSTANCE.

Le Chevalier. Je ne ſçaurois ſurvivre
A ce coup.

POLIDOR.

Quel ſujet?

MARTON.

Durand a fait un Livre
Très-peu goûté, dit-on, par le Gouvernement.
On l'a voulu conduire en priſon. A l'inſtant,
Monſieur le Chevalier a tiré ſon épée;
L'Exempt ſcandaliſé d'une telle équipée,
A trouvé le ſecret de le pétrifier,
En lui donnant à lire un morceau de papier.
De la priſon enfin tous trois ont pris la route.

CONSTANCE.

Volez à ſon ſecours.

MARTON *à part.*

L'orgueil eſt en déroute.

POLIDOR *pénétré.*

Conſtance... Malgré vous je lis dans votre cœur.
Imprudent que je ſuis, j'ai fait votre malheur !...
Pourquoi de vos ſecrets m'avoir fait un myſtere ?
Eh quoi ! ne ſuis-je pas votre ami, votre pere ? —
Notre ſort peut changer avant la fin du jour. —
Viens, Clermon.

SCÉNE XVII.

CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE.

L'On diroit qu'il connoît mon amour.
Quel malheur, ſi j'allois perdre encor ſon eſtime !

MARTON.

Faites toujours l'enfant ! l'amour eſt-il un crime ?

CONSTANCE *prenant l'eſſor.*

Au contraire, Marton ; je le vois, je le ſens ;
Oui, la vertu lui doit ſes plus nobles élans ;
Il éleve mon cœur au deſſus du vulgaire,
Je n'étois juſqu'ici qu'une amante ordinaire ;
J'aimois le Chevalier, ſans rien faire pour lui :
Je veux que par moi ſeule il ſoit libre aujourd'hui.
Qu'on connoiſſe mes feux, ou bien qu'on les ignore,
Peu m'importe, Marton, je ſers ce que j'adore.
Tous les inſtans ſont chers ; viens, ſuis-moi.

MARTON.

Bon cela.
Le cœur en vain réſiſte, il faut en venir là.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIDOR, FLORIMON.

POLIDOR *avec impatience.*

EH, courez donc, morbleu.

FLORIMON.

Toujours venir, aller.

POLIDOR.

Philemon... Le perfide!... On vient de l'exiler;
Et pour comble de maux, il eſt inexcuſable;
J'ai lu cette brochure, elle eſt abominable.

FLORIMON.

Pourquoi faut-il ici que tout roule ſur moi?
Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi.

POLIDOR.

Et de plus...

FLORIMON *avec une petite humeur.*

Je fais tout, & pour comble de peine,
Je l'apprends à l'inſtant de ma méridienne:
Je ne pourrai dormir peut-être que ce ſoir.

POLIDOR *toujours vivement, pour contraſter avec ſon frere.*

Pour Philemon, il part; mais cherchons à ravoir
Le Chevalier.

FLORIMON *appellant.*

Eh!

POLIDOR *avançant une chaiſe.*

Qu'eſt-ce? Il vous faut une chaiſe?
La voilà. Concertons...

FLORIMON *s'agitant.*

Je ſuis mal à mon aiſe.
Eh!

POLIDOR.

Que vous manque-t-il?

FLORIMON.

Un fauteuil.

POLIDOR.

Le voilà.
Nous n'avons pas beſoin de vos gens pour cela.

FLORIMON.

Quoi! vous ne craignez pas d'échauffer votre bile?
Vous vous fatiguez trop.

POLIDOR.

Non, non, ſoyez tranquile.
Avec votre ſang-froid vous vous moquez, je croi.

FLORIMON.

Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi!

POLIDOR.

Vous aimez vos enfans?

FLORIMON.

Vraiment oui, je les aime;
Je ne le ſens que trop à mon chagrin extrême:
Ils me feront mourir, ſur-tout cet imprudent,
Qui va mal-à-propos défendre ſon Durand.
Voyons. — Rêvez pour moi. — Que faut-il que je faſſe?

POLIDOR.

Pour lui, chez le Miniſtre, aller demander grace.

FLORIMON *ſe récriant.*

Chez le Miniſtre! Il loge au bout de l'Univers:
Il fait, vous le ſçavez, le plus dur des hivers.

POLIDOR.

Je vous ai vu jadis avoir un cœur ſenſible.
Pour un enfant chéri faites donc l'impoſſible. —
Morbleu, ſi je pouvois moi ſeul le ſecourir,
Voudrois-je partager avec vous ce plaiſir!

FLORIMON.

Pour une fluxion, heureux ſi j'en ſuis quitte!
O nature, nature!... Eh, qu'on m'habille!

POLIDOR.

Vîte.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DOMESTIQUES *qui ſe préſentent avec le juſte-au-corps de Florimon*, Madame FLORIMON.

Mad. FLORIMON.

JE ſors pour un inſtant, & tout va mal ici....
Mon mari qu'on habille! ah! grands Dieux, qu'eſt ceci?
(*Elle renvoie les Domeſtiques.*)

POLIDOR.

A l'autre.

Mad. FLORIMON *à ſon mari.*

Y penſez-vous ! Eh, que voulez-vous faire ?

FLORIMON.

Moi ? rien, ſi je pouvois.

Mad. FLORIMON.

Pourquoi donc !

FLORIMON.

C'eſt mon frere,
Qui prétend que je dois... aller... courir... venir...
O Dieux, quelle fatigue !

(*Il retombe ſur ſon fauteuil.*)

Mad. FLORIMON.

Il vous fera mourir.

(*à Polidor.*)

De vos bontés pour nous c'eſt une preuve claire :
Fatiguer mon mari, lui qui ne peut rien faire !...

FLORIMON.

Vraiment non.

(*Il s'endort peu-à-peu.*)

Mad. FLORIMON.

Me réduire à ne faire plus rien,
Moi ? vraiment, tout ici s'en trouveroit très-bien !
Témoin le Chevalier & ſa triſte aventure.
Je le délivrerai.

POLIDOR.

Vous, ma ſœur ?

Mad. FLORIMON.

J'en ſuis ſûre.

(*avec un peu de bavardage.*)

Il eſt mon vrai portrait ; tout le monde le dit.
Qu'il m'a coûté de ſoins quand il étoit petit !
Les meres rarement ſe donnent tant de peine.
Mais moi...

POLIDOR.

Ramenez-vous ſans ceſſe ſur la ſcene ;
Parlez-nous de vous, de vous, & puis de vous.

Mad. FLORIMON.

Moi ! quelle fauſſeté !

POLIDOR.

Vous vous moquez de nous.
Ne vous citez-vous pas depuis une heure entiere ?

Mad. FLORIMON.

Madame FLORIMON.

C'eſt me calomnier d'une étrange maniere. *

POLIDOR.

Le moyen d'y tenir! Voilà l'autre qui dort.

Madame FLORIMON.

C'eſt qu'il compte ſur moi.

POLIDOR.

Le trait eſt par trop fort.
Puiſque vous le voulez, agiſſez donc, Madame.
(*avec le plus grand dépit.*)
Elle exalte ſa tête, & point du tout ſon ame.
Quelles gens! quel pays! J'irai chercher des lieux
Où l'on ait du plaiſir à faire des heureux.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, LE CHEVALIER, CLERMON, MARTON.

MARTON & CLERMON *accourant.*

Monſieur le Chevalier!

Mad. FLORIMON.

Ah! que je ſuis charmée!

POLIDOR.

C'eſt lui!

Mad. FLORIMON.

Chez le Miniſtre il m'aura réclamée.

LE CHEVALIER.

Ne plaignez plus mon ſort; non, j'en ſuis trop flatté.
Si vous ſçaviez à qui je dois ma liberté!

---

* Accuſez-moi plutôt de ſingularité,
Pour avoir conſtamment fui la célébrité.
J'imaginai cent fois, au printemps de ma vie,
Des modes que Paris aimoit à la folie,
Et ne voulus jamais qu'on leur donnât mon nom:
C'eſt pourtant le moyen de ſe faire un renom.
L'inventeur d'un chapeau, d'un pouf, d'une voiture,
Du temps & de l'oubli brave à jamais l'injure.

POLIDOR.

Quel bavardage!... Allons, voilà l'autre qui dort, &c.

Mad. FLORIMON.

A moi, ſans contredit.

LE CHEVALIER.

A l'aimable Conſtance.
Elle a preſſé, prié, mais avec tant d'inſtance,
Les ſœurs de Clidamant, ſes enfans, ſes amis,
Qu'en m'a faveur ſes ſoins les ont tous réunis. —
Eh, qui ſçaura fixer la faveur ſur ſes traces,
Si ce n'eſt la vertu ſous la forme des graces!

POLIDOR.

Comment nous acquitter?

CONSTANCE *modeſtement.*

En liſant dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, y liſez-vous l'excès de mon bonheur?

POLIDOR *vivement à Clermon.*

Le Notaire... Il attend dans la chambre prochaine.

FLORIMON *s'éveillant, au Chevalier.*

Ah, te voilà, tant mieux! j'ai bien eu de la peine.
Ah ça... Pour Philemon, vous ſçavez, entre nous,
Que je ne puis agir... Je m'en rapporte à vous:
Voyez, arrangez tout pour le mieux, je vous prie:
Je ſens bien qu'il y va du bonheur de ma vie...
Je vais me retirer tranquillement chez moi. —
Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi!

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

LES MÊMES, excepté FLORIMON.

LE CHEVALIER.

QUel triſte événement vient altérer ma joie?
Philemon, m'a-t-on dit, au malheur eſt en proie.
Mon oncle, eſt-il bien vrai? Mon frere...

POLIDOR.

Eſt exilé.

Mad. FLORIMON.

Exilé?

POLIDOR.

Pour ſon Livre.

Mad. FLORIMON.

Il ſera rappellé.
J'ai du crédit.

POLIDOR.

Beaucoup.

Mad. FLORIMON.

Laiſſez, laiſſez-moi faire,
J'arrangerai cela... Vous ſentez bien, mon frere...
Qu'ayant connu les ſœurs du Miniſtre au Couvent,
Le Chevalier me doit ſon élargiſſement.
On rend, vous le voyez, juſtice à mon mérite.
Je vais pour Philemon ſolliciter bien vîte.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

POLIDOR, CONSTANCE, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, CLERMON.

POLIDOR.

Nous vous attendions tous. Pourrons-nous, ſans éclat,
Trouver moyen, Monſieur, d'annuller le contrat
De Philemon.

LE NOTAIRE.

Monſieur, il faut, au préalable,
L'aveu des accordés, ſans quoi rien n'eſt faiſable.
Madame le veut bien; mais Monſieur Philemon
Sur cet article-là n'entendra pas raiſon.

POLIDOR.

Peut-il nous réſiſter? Son exil... Il l'ignore,
Mais...

LE NOTAIRE.

Il peut, le ſçachant, vous réſiſter encore;
Croyez-moi, vous n'avez qu'un parti, la douceur.

POLIDOR.

La douceur!

LE NOTAIRE.

Il faudroit le prier.

LE CHEVALIER.

De grand cœur.

LE NOTAIRE.

Le dédommager...

POLIDOR.

Qui? Philemon?

LE NOTAIRE.

S'il l'exige.

POLIDOR.

Si je n'étouffe point, ma foi, c'eſt un prodige !
Des dédommagemens après ce que j'ai fait !
Le traître !.. Si, pour prix d'un ſignalé bienfait,
Il pouſſoit à ce point, & l'audace, & le crime !...
Tout ſert à redoubler le courroux qui m'anime.
Sçachons s'il a le front...

CONSTANCE.

Il porte ici ſes pas.

POLIDOR *dans la plus grande agitation.*

Qu'il vienne ! Je veux voir...

LE CHEVALIER.

Non, qu'il n'approche pas.
Mon oncle, la colere agite trop votre ame ;
Dans un inſtant plus calme il vous fera...

POLIDOR.

L'infame !
J'en mourrai, je le ſens. Combien il eſt cruel !...

LE CHEVALIER.

Nous ne ſouffrirons pas...

CONSTANCE *l'entraînant.*

Venez, Monſieur.

POLIDOR.

O Ciel !...
Oui, je ſors un inſtant ; la fureur eſt trop prompte,
Et je veux de ſang-froid l'accabler de ſa honte.

SCENE VI.

PHILEMON *ſeul.*

DE Durand me voilà défait bien plaiſamment ;
Il ne me nuira pas, grace au Gouvernement.
(*avec une feinte douleur.*)
Je ſuis vraiment fâché que, par étourderie,
Mon frere à ſon pédant ſerve de compagnie. —
Dans le temps qu'on s'occupe à le faire ſortir,
A ſa maîtreſſe, moi, je travaille à m'unir :
J'achete de ſa dot une terre jolie,
Aux portes de Paris, mais ſeulement à vie.
Enſuite pour jouir d'un plus gros revenu,
Je placerai beaucoup, beaucoup à fonds perdu.
(*ricanant.*)
Mes enfans ?... Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

[*Il ſe jette dans un fauteuil.*]
A la Cour maintenant daignerois-je paroître ?
Ou, Roi dans mon Palais, entouré de mes geus,
Feindrai-je d'inſulter aux ſoins des Courtiſans ?
Non ; il faut une Charge. Oui, mais il m'en faut une
Qui rapporte beaucoup, qui, ſans être importune,
Soumette tout un peuple à mes caprices vains,
Et donne par fois l'air de ſervir les humains. —
[*D'un air froid & réfléchi.*]
Voilà, pour être heureux, ce qu'un ſage peut faire...
Oui, c'eſt à-peu-près tout.

SCENE VII.

PHILEMON, POLIDOR, CONSTANCE, LE CHEVALIER, MARTON, CLERMON, DURAND, *reſtent au fond du Théatre, & approchent doucement à meſure que la converſation s'échauffe entre Philemon & Polidor.*

POLIDOR *entend le dernier vers, & dit d'un ton ſec & profond :*

LA fortune légere
A ſouvent des revers pour les cœurs vicieux.

PHILEMON.

Penſez-vous ?...

POLIDOR.

Tout concourt à deſſiller mes yeux.
Ces éloges outrés, que d'un ton emphatique
Vous donnez aux vertus, l'homme qui les pratique,
Loin d'affecter d'en faire un éloge éternel,
En ſecret, dans ſon cœur, leur éleve un autel :
Votre art à démêler des vices dans les autres,
A les mettre en avant pour mieux cacher les vôtres ;
Ce Livre dangereux, cet ouvrage pervers,
Qui jetta votre frere & Durand dans les fers...

PHILEMON.

Il n'eſt pas de moi...

POLIDOR.

Vois à quoi le vice engage.
Il te force à rougir même de ton ouvrage.
L'Imprimeur a parlé.

PHILEMON *à part.*

Je n'en puis revenir.

POLIDOR.

Pour ſon propre intérêt il devoit te trahir.
Pourquoi faire à Durand un préſent ſi nuiſible ?

PHILEMON.

Hélas ! il faut s'en prendre à mon cœur trop ſenſible.
Hors mon ouvrage, alors je ne poſſédois rien ;
Je gémiſſois de voir mon Précepteur ſans bien ;
Il fut, me ſuis-je dit, l'appui de ma jeuneſſe ;
C'eſt à moi déſormais d'étayer ſa vieilleſſe.

POLIDOR.

Etayer ſa vieilleſſe ! Eh comment ! Juſte Ciel !
En mettant ſous ſon nom un Livre plein de fiel ;
Enfant né du dépit, plutôt que de l'étude,
Publié par l'orgueil & par l'inquiétude,
Où l'eſprit de parti s'obſtine à rejetter
Tout ce qu'il n'a pas eu la gloire d'inventer ;
Où, donnant des conſeils dictés par l'infamie,
Vous offrez les moyens d'opprimer la Patrie.

PHILEMON.

On veut ſe faire un ſort... on cherche un protecteur.

POLIDOR.

Eh ! quel mortel auroit aſſez peu de pudeur
Pour avouer l'Auteur d'un miſérable Livre
Où l'Egoïſme eſt peint comme un ſyſtême à ſuivre ?
De ce principe affreux conçois-tu les effets ?
Il arme contre toi femme, enfans & valets.
Que dis-je ? l'Univers ! Ton Livre eſt ſon excuſe. —
Le foible, pour te perdre, a recours à la ruſe ;
Le puiſſant, aguerri par vingt crimes divers,
Pour uſurper tes biens, te jette dans les fers ;
Et la ſociété, par degrés corrompue,
Elle qui fut jadis à ton ſecours venue,
Sur l'intérêt du jour décide de ton ſort,
Et te force à gémir ſous la loi du plus fort.
Vingt brigans réunis, d'après ton bel ouvrage,
Pourront ſoumettre un peuple au joug de l'eſclavage.
Ton Livre à chaque mot diſtile le poiſon.
Qui t'a donc conſeillé d'écrire ?

PHILEMON *fiérement.*

Ma raiſon.

POLIDOR *ironiquement.*

Fort bien : votre raiſon vous eſt très-favorable ;
L'exil en eſt le prix.

PHILEMON.

Oh malheur qui m'accable !

[*à part.*]

Cet exil ſi cruel pour les hommes communs,
Me fait rompre à la fois vingt liens importuns,
Et je pourrai tout ſeul jouir de ma richeſſe.

[*haut.*]

Plus de frein. — Vous voyez l'excès de ma triſteſſe.
Ah !

POLIDOR.

Je reprends les ſoins dont mon cœur vous chargeoit.

PHILEMON.

Douleur trop vive ! Adieu.

[*Il veut ſortir.*]

POLIDOR *l'arrêtant.*

Mes billets, s'il vous plaît.

PHILEMON.

Un mortel qu'on arrache au ſein de ſa Patrie,
A beſoin, pour traîner une importune vie...

POLIDOR.

Quoi ! vous auriez le front de vous approprier
Le dépôt qu'en vos mains je daignai confier ?
Je vous l'avois remis pour rendre heureux mon frere,
Votre mere, Conſtance à qui je ſers de pere.
Que dira-t-on de vous ?

PHILEMON.

L'opinion d'autrui
Au ſage importe peu, s'il eſt bien avec lui.
Au ſein de la vertu mon ame eſt fort tranquille.

POLIDOR.

Ta vertu diſparoît devant tout vice utile. —
Et la dot de Conſtance, en quatorze billets,
Va-t-elle avoir le ſort de mes autres effets ?
Allez-vous la garder ?

PHILEMON.

Du moins je l'imagine.
Un bon contrat m'unit avec votre orpheline.
J'aime qu'on ſoit fidele à ſes engagemens.
Je ſoutiendrai mes droits vivement & long-temps.

POLIDOR.

Le bourreau me feroit haïr la bienfaiſance !

MARTON *bas à Clermon.*

Il eſt furieux...

CLERMON *bas.*

Bon ! le dénouement avance.

POLIDOR.

Un bienfaiteur réduit à diſputer ſon bien !

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! de votre cœur ne puis-je obtenir rien ?

POLIDOR.

Le traître ! De quel front ! avec quelle impoſture,
De l'Egoïſme il m'a demandé la peinture !
Qui pouvoit mieux que toi nous en tracer l'horreur ;
Le monſtre n'eſt-il pas tout entier dans ton cœur ?

PHILEMON.

Je ſuis las d'eſſuyer un injuſte murmure.
Que me reproche-t-on ? l'inſtinct de la nature ?
C'eſt d'après ſes leçons, ſes mouvemens ſecrets,
Que tout être vivant ſonge à ſes intérêts.
Voyez ces gens de bien, crus tels ſur leur parole ;
L'intérêt perſonnel eſt leur unique idole,
Sous les noms de vertu, d'humanité, d'honneur,
Il ſçait s'envelopper d'un voile ſéducteur. —
La politeſſe n'eſt que le deſir de plaire. —
[*Regardant ſon frere.*]
La bravoure, l'honneur, ſont chez le Militaire
La dévorante ſoif d'un prompt avancement. *
[*Regardant Conſtance.*]
Les élans, les tranſports d'un cœur reconnoiſſant,
Sont l'art de mendier des ſecours plus utiles.
[*Ricanant.*]
Je penſe voir par-tout des débiteurs habiles,
Qui devant peu d'abord, ont ſoin de s'acquitter,
Pour acquérir le droit de beaucoup emprunter.
[*à Polidor.*]
Parcourez avec moi chaque état de la vie ;
Toujours quelque intérêt à la vertu s'allie. —
Vous-même deſcendez au fond de votre cœur...

POLIDOR *ſurpris.*

Moi ?

PHILEMON.

Mais oui. Si pour vous il n'étoit pas flatteur
D'être entouré de gens qui vous ſoient redevables,
Si vous croyant par-là plus grand que vos ſemblables,

---

* La ſageſſe eſt l'orgueil chez un ſexe charmant :
Auſſi voit-on ſouvent des prudes affectées,
N'afficher la vertu que pour être citées,
Et jetter ſur leur ſexe un coup d'œil mépriſant.

Vous

Vous ne préféreriez pas à vos biens ce plaiſir ;
Vous vous fuſſiez gardé de vous en deſſaiſir.

POLIDOR *modeſtement.*

Si l'ardeur que je montre à rendre un bon office ;
A d'auſteres cenſeurs pouvoit paroître un vice,
Avec quelque indulgence, il doit être traité,
Puiſqu'il tourne au profit de la ſociété. —
Comparés nos deux cœurs, & décidez vous-même
Si nous nous conduiſons par un pareil ſyſtême. —

PHILEMON.

Vous triomphez ! Je veux vous prouver aujourd'hui
Que je ſçais m'immoler à l'intérêt d'autrui.
Je renonce à mes droits, à Conſtance, à ma flame ;
Oui, j'annulle un contrat encor cher à mon ame.
Mais j'exige.

POLIDOR

Monſieur exige.

PHILEMON.

Un bon écrit,
Dans lequel il ſera très-formellement dit :
» Que puiſque je renonce à la main de Conſtance ;
» A tous les droits qu'ici me donne ma naiſſance,
» Mon cher oncle conſent à ne rien répéter
» Sur les Billets que j'ai. »

CLERMON *à part, à Polidor.*

Bon ! daignez m'écouter *.

POLIDOR *le repouſſant.*

Tais-toi !

---

* POLIDOR.

Paix

LE NOTAIRE.

Il faut que l'accord ſoit pardevant Notaire.

PHILEMON.

Sans doute.

LE NOTAIRE *à part avec ſatisfaction.*

Un bon contrat de plus que je vais faire.

POLIDOR.

Ingrat ! tu veux tourner mes bienfaits contre moi,
Et m'avilir au point de me faire la loi.

CLERMON.

Un mot.

CONSTANCE.

Je vous connois, &c.

CONSTANCE *à Polidor.*

Je vous connois : votre ame bienfaiſante
Voudra tout immoler au bonheur d'une amante.
Un ſi grand ſacrifice affligeroit mon cœur.
Trop heureuſe déjà d'échapper à Monſieur,
J'attendrai ſous vos yeux qu'un temps plus favorable
Uniſſe mon deſtin à l'amant tendre, aimable,
Qui, par mille vertus, eſt digne de mon choix.

CLERMON *bas à Polidor, en l'entraînant.*

Qu'à l'écart je vous parle ; il le faut, je le dois.

LE CHEVALIER.

Certain de votre cœur, adorable Conſtance,
Votre amant attendra la main ſans défiance ;
Et, ſi je vous mérite en ſervant mon pays,
Voilà de mes travaux, & l'objet, & le prix.

POLIDOR *bas à Clermon.*

Quoi ! dans le porte-feuille....

CLERMON *bas.*

Avant de vous le rendre
Tout étoit fait. Cent fois j'ai voulu vous l'apprendre ;
Mais mon zele craignoit.... juſques à votre cœur.
(*Il lui remet les Billets.*)
Voilà les bons : il n'a que ceux de l'Impoſteur.

POLIDOR *bas à Clermon.*

Je devrois te gronder, & condamner ta ruſe ;
Mais je ne le ſçaurois, le motif nous excuſe.

PHILEMON.

Décidez-vous, enfin ! Je ſuis maître de tout,
Et vous héſitez ?

POLIDOR *avec un reſte de bonté.*

Crains de me pouſſer à bout.
Rentre dans le devoir.

PHILEMON

Bon ! il eſt trop ſtérile ;
Le bien ſeul réunit l'agréable & l'utile.
Grace au mien, déſormais Coſmopolite heureux,
J'ai le choix des climats, des honneurs & des Dieux.
Je vais faire eſcompter....

POLIDOR *le ramene avec force.*

Tremble ! ton imprudence
A de mon cœur enfin laſſé la patience :
Trouve ton châtiment dans l'objet de tes vœux.
Tes Billets ſans valeur, viennent d'un malheureux
Qui ſacrifia tout au motif qui t'entraîne.
Ton ſemblable me venge & ſatisfait ma haine.

PHILEMON *anéanti.*

Commment, que dites-vous? Ces Billets au Porteur...

POLIDOR.

Ils ſont bien précieux, ils démaſquent ton cœur.
Va, dépouille avec nous toute ombre d'artifice;
De tes droits prétendus ſigne le ſacrifice.
Sans reſſource aujourd'hui, ſans crédit & ſans bien,
Tu conçois qu'en plaidant tu ne gagnerois rien:
Fuis, & de ton deſtin laiſſe-moi ſeul l'arbitre;
Tu le dois, tu le peux, & même à plus d'un titre.
Je veillerai ſur toi par mes Correſpondans.

LE CHEVALIER *embraſſant ſon oncle.*

Ah! je vous reconnois à de tels ſentimens.

DURAND *à Philemon, d'un ton pédant.*

Je vous l'avois prédit, & dans votre jeune âge,
Tout en liſant Séneque.....

POLIDOR.

Oh! tout ce verbiage
N'eſt-ce que pour en venir à votre penſion!
Vous l'aurez, comptez-y; mais à condition
Que vous ſuivrez ſes pas: n'eſt-il pas votre ouvrage?

DURAND.

Per Jovem!

POLIDOR.

Je ne puis vous punir davantage.

PHILEMON *aprés s'être remis peu à peu.*

Mon oncle vient de loin, il a les vieilles mœurs.
Quand il aura porté des yeux obſervateurs
Sur les individus de notre coin de terre,
Il ſera moins ſurpris de la petite guerre
Que l'intérêt ſuſcite & perpétue entr'eux.
Mon ſiecle & mon pays ont adopté ces jeux.
(*En ſignant.*)
J'ai joué de malheur, je quitte la partie.
Peut-être reviendrai-je un jour dans ma Patrie,
Et, plus fameux dans l'art d'attirer tout à ſoi,
Je n'aurai plus alors les rieurs contre moi.

(*Philemon ſort avec Durand.*)

SCENE VIII, & derniere.

LE CHEVALIER, CONSTANCE, POLIDOR, LE NOTAIRE, CLERMON, MARTON.

POLIDOR *ſe jettant entre les bras des Amans.*

VEnez me conſoler.

CONSTANCE.

Que la reconnoiſſance
Nous jette maintenant....

POLIDOR *la relevant.*

Vous me fâchez, Conſtance;
En faiſant des heureux je travaille pour moi.
Philemon vous l'a dit: il a raiſon, ma foi,
Je le ſens. — Faites-vous des jours dignes d'envie;
(*Il les unit.*)
Embelliſſez ainſi les reſtes de ma vie.
Mais de cette leçon ſouvenez-vous tous deux:
Un mortel, quel qu'il ſoit, s'il veut ſeul être heureux,
Recueille le mépris pour unique ſalaire,
Et trouve à ſes projets tout le monde contraire.
On l'aime, on l'encourage, & tout lui ſert d'appui,
S'il veut que ſon bonheur concoure au bien d'autrui.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *l'Égoïſme*, avec les corrections que l'Auteur y a faites, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, le 26 Mai 1777.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 14 Juin 1777. LE NOIR.